

CHRONIQUES DU DIOIS

HISTOIRE - ARCHÉOLOGIE - ETHNOLOGIE - GÉOGRAPHIE

N°2

décembre 2004

le sorcier de Chastel

Préhistoire du Diois

Monuments :

place de la République,
Croix de Justin,

Saint-Géraud de Saillans...

5 €

DEA
AUGUSTA





Editorial page 2

Préhistoire

propos de la Roche de Marignac pages 3-5
Jean-Claude Daumas - Robert Laudet

Le site préhistorique de Maumuye pages 6/7
Sébastien Bernard-Guelle

Avant les Voconces : Préhistoire du Diois pages 8/9
Jacques Planchon

Ethnologie

Charles Poussy, le sorcier de Chastel pages 10-13
Séverine Beaumier - Christian Rey

Littérature

Théo Lang de Glandage pages 14/15
Gaston Fugier

Compléments d'enquêtes

Tour de Purgnon, Domaine du Martouret,
incendie criminel à la cathédrale pages 16/17
Christian Rey

Monuments

Du salon chinois de Die
à un « itinéraire Farjon » dans le Diois pages 18/19
Catherine Claudon-Adhémar

Que savons nous de la Croix de Justin ? pages 20/21
Jacqueline Saviard

La fontaine monumentale de la place de la République pages 22-24
Emmanuel Poujol

Patrimoine

Journées du patrimoine : un succès page 25
Sylvaine Laborde Castex

A propos de l'église Saint-Geraud de Saillans pages 26/27
Henri Desaye - Philippe Dramais - Hélène Boyer

Géographie

L'extinction des torrents du Diois au cours du 20^e siècle pages 28-30
Frédéric Liébault

En bref page 31

“Terres Voconces N°6” - Citoyens d'honneur - à propos de L. Farjon

Découvrir page 32

Le patrimoine bâti du Diois



Diversité !

Dans l'éditorial du numéro 1, le comité de rédaction des Chroniques du Diois indiquait très clairement ses objectifs : « faire prendre conscience de la diversité des patrimoines et contribuer à une meilleure connaissance de l'histoire de notre région ». L'accueil reçu par ce premier numéro nous a encouragés à mettre le second en chantier, qui se veut le reflet de cette diversité : celle de l'histoire humaine, celle des paysages, celle des architectures et des techniques du Diois.

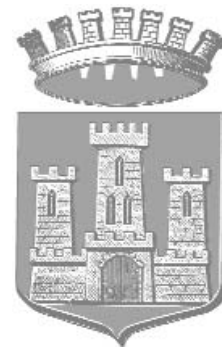
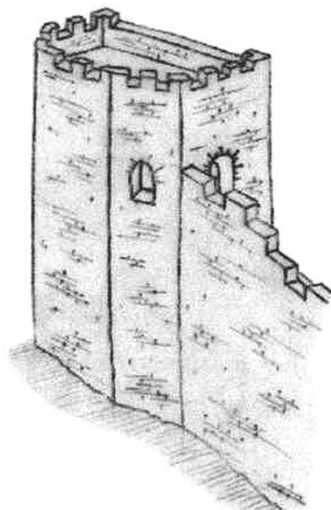
Mais surtout, ce numéro 2 veut correspondre de façon plus large à son titre, Chroniques du Diois, en ouvrant largement ses pages à l'ensemble du territoire du Diois et à de nouveaux auteurs. Certains

reconnaîtront la signature de journalistes régionaux, d'autres auront plaisir à découvrir des textes sur Saint-Roman, Saillans, Glandage, ou le bassin versant de la Drôme, d'autres encore apprécieront l'apparition dans ces pages de sujets d'ethnologie et de littérature. Nous ne pouvons que nous féliciter du fait que plusieurs « historiens et géographes » aient souhaité participer à cette œuvre commune en nous confiant leurs articles, reflets de la diversité du Diois.

Nous espérons à présent, amis lecteurs, que vous soutiendrez à votre tour cette action, en achetant et en faisant connaître le plus largement possible cette publication.

L'avenir des Chroniques du Diois en dépend.

Le comité de rédaction





A PROPOS DE LA ROCHE DE MARIGNAC (DIE) : LES DIFFÉRENTES FACETTES DE LA RECHERCHE ARCHÉOLOGIQUE

Deux sites préhistoriques, au moins, se trouvent aux alentours de la cluse (gorge) créée par le ruisseau de Marignac entre les montagnes de Desse et de Chabraret et appelée sur les cartes 1/25 000e «Roche de Marignac» ou «Pas de la Roche».

Déjà en 1913, lors d'une conférence, Louis Liotard, directeur de l'Ecole supérieure, signalait la «station préhistorique de la Roche de Marignac», sans autre précision. On aimerait pourtant bien savoir ce qui avait été découvert à l'époque...

Il aura donc fallu attendre la fin du 20^e siècle pour que des recherches archéologiques y soient faites. Ce sont d'ailleurs les premières fouilles préhistoriques concernant la commune de Die comme le montre la chronologie suivante :

1986-1987	fouilles à la Roche de Marignac
1987-1991	fouilles de la Baume Courdeau
1992	fouilles de sauvetage à Chanqueyras
1992 et 94	découverte de la statue-menhir de Chandillon.

Circonstances des découvertes

Beaucoup de sites archéologiques apparaissent à la suite de travaux effectués à l'aide d'engins mécaniques, d'où le développement depuis quelques décennies d'une archéologie préventive ; ce qui s'est passé à la Roche de Marignac en est un bon exemple.

En 1985 fut ouvert un large chemin depuis le ruisseau de Marignac jusqu'au cœur de l'amoncellement de volumineux blocs provenant d'un effondrement de la falaise calcaire de Desse : en somme un autre «Claps» destiné à être exploité en carrière par les services de l'Équipement. Dans le talus amont du chemin, apparut alors une couche archéologique noirâtre, qui n'allait pas tarder à être repérée.

« Le site de la Roche de Marignac ... a été découvert fin 1986 par une prospection sur le terrain suite à diverses rumeurs entendues à Die ... Le site semble faire l'objet de fouilles clandestines depuis plus d'un an ... une visite sur le terrain ... m'a permis d'observer de nombreux trous à la pioche ... une prospection le long du chemin d'accès début octobre ... permis de récolter plusieurs dizaines de tessons de poterie, de nombreux fragments osseux et quelques éclats de silex taillé ... il paraît souhaitable de demander une autorisation de sondage à la Direction des Antiquités Préhistoriques Rhône-Alpes ».

Ces extraits d'un solide dossier (12 pages) établi par Christian Rey, illustrent parfaitement le processus archéologique de base : travaux qui mettent au jour des vestiges anciens – reconnaissance de l'intérêt de la découverte par les archéologues amateurs locaux – déclaration à l'autorité compétente et, si possible, demande d'un permis de sondage qui fut faite dans le cas présent par la Section Archéologie du Club Sportif et Culturel Mottois, en la personne de Jean-Claude Dumas alerté par Christian Rey.

Pour que l'histoire soit complète, il faut ajouter qu'il y eut un autre « inventeur » (personne qui se rend compte de – et signale – l'intérêt archéologique d'une découverte) en parallèle avec ce qui vient d'être raconté. Jean-Luc Lallement, responsable du Musée préhistorique de Vassieux, mis au courant lui aussi par le bouche à oreille s'est rendu sur les lieux et a «récolté le 14 octobre 1986 sur les talus de déblaiement de la route d'accès menant à la gravière ... 200 tessons dont 50 présentent des particularités : fonds plats, bords et décorations...». Il a établi à son tour un dossier de 8 pages pour la Direction des Antiquités Préhistoriques.

LA ROCHE DE MARIGNAC...

Le site de la Roche de Marignac a donc été doublement découvert et signalé ! Des travaux complémentaires, dans la foulée d'une découverte désormais connue du petit groupe des archéologues locaux, furent entrepris.

- Plan du chemin d'accès, levé par un topographe Pierre Bellier, qui permet de replacer le site sur la carte topographique montrant qu'il s'étale presque uniquement sur la commune de Die, juste à la limite de celle de Marignac.

- Topographie, en octobre-novembre 1986, d'une série de 11 abris sous roche ou cavités le long des deux falaises du Pas de la Roche de Marignac par le spéléologue Guy Lapière, travail qui eut un prolongement archéologique. Des vestiges affleurant dans la cavité dénommée «Baume Courdeau» furent découverts par Jean-Luc Lallement en mars 1987 ; les fouilles qu'il y entreprit avec l'aide régulière de Guy Lapière montreront que Baume Courdeau était une riche grotte sépulcrale chalcolithique.

Les vestiges céramiques recueillis à la Roche de Marignac par Christian Rey, plus ceux récupérés par Jean-Luc Lallement auprès de diverses personnes, furent montrés à la mi-novembre lors de la réunion annuelle de Valence, aux préhistoriens de la région et à Jean Combière, le Directeur des Antiquités Préhistoriques.

En somme, en un temps record – moins de 2 mois – d'une découverte fortuite on est passé à des opérations de fouille prêtes à être enclenchées.

Les chantiers de fouille

Le site de la Roche de Marignac a été l'objet de 3 sondages limités : 1,5 m² en novembre-décembre 1986, 6 m² et 8 m² en juin 1987. Les 3 zones fouillées encadrent l'énorme rocher, toujours en place aujourd'hui, bordant la plate-forme où aboutissait le chemin ouvert en 1985.

Deux questions se posaient à nous (les signataires de l'article) : quel type d'occupation humaine ? Quelle époque ? Très vite l'hypothèse d'un habitat s'est imposée devant l'abondance des tessons de poterie – des milliers dont 750 numérotés, donc repérés en 3 dimensions -, des ossements animaux, des meules à grains et des fragments



d'argile cuite, lissés sur une face, restes de plaques foyères qui ne peuvent provenir que d'une cabane. La découverte d'une fusaiole, indicateur fiable du filage de fibres textiles, est un argument supplémentaire.

Quant à la datation de cet habitat, elle fut rapidement fixée par comparaison avec d'autres sites grâce aux formes et aux décors des poteries. La coupelle ici représentée porte un décor typique de pseudo-grecques réalisé au double trait et sa forme est un véritable fossile-directeur dans tout le sud de la Drôme pour l'extrême fin de l'âge du Bronze (Bronze final IIIb) vers 800 avant J.-C. Les autres vases et leurs décors corroborent cela, étant en tout point identiques à la poterie bien datée de cette époque, trouvée sur le site des Gandus à Saint-Ferréol-Trente-Pas dont les éléments principaux ont été visibles pendant l'été 2004 dans l'exposition Avant les Voconces au Musée de Die.

Les sédiments fins, systématiquement tamisés en contre-bas dans le ruisseau de Marignac, nous ont livré une dizaine de perles en bronze minuscules : 5 mm de diamètre.

Enfin, dans l'un des sondages, la couche du Bronze final était surmontée d'un horizon gallo-romain contenant une céramique abondante et variée (premières déterminations effectuées par Henri Desaye) accompagnée de nombreux clous en fer et fragments de

coins en fer, indice d'une carrière d'exploitation de cette multitude de blocs plus accessibles qu'une falaise massive.

A la Baume Courdeau, après un sondage en novembre 1987, 4 chantiers de 1988 à 1991 ont permis de fouiller totalement le remplissage des étroits couloirs rocheux, topographie idéale pour accueillir les sépultures à une époque (Chalcolithique, soit 2 500 à 2 000 avant J.-C.) où on inhume les défunts dans des cavités tout en déposant auprès d'eux des «beaux objets».

C'est le cas ici puisqu'à proximité des dizaines de corps déposés, gisaient une quarantaine d'armatures de flèches en silex très finement taillé et de formes diverses: foliacées, losangiques et « de Sigottier ». Ce dernier modèle est une spécificité du Diois au sens large et les pointes de Sigottier les plus remarquables ont été trouvées dans une des grottes de Solaure (Montmaur), celle du Fournet.



La valorisation des vestiges

Exhumer des vestiges archéologiques n'est pas un but en soi : il faut par la suite faire étudier certains d'entre eux par des spécialistes, puis publier l'ensemble des découvertes, enfin les déposer dans un musée contrôlé.

Dans le cas de la Roche de Marignac, il y avait peu d'études scientifiques possibles (essentiellement pour les ossements animaux) et la publication est en grande partie faite, au moins au niveau local et régional.

- 9 pages dans la revue départementale Etudes Drômoises 2-3, 1993 et 1-2, 1994.

- 2 pages dans Die, histoire d'une cité (1999).

Quant aux vestiges archéologiques eux-mêmes ils seront déposés prochainement (début 2005) au musée de Die.

Pour Baume Courdeau 2 études scientifiques ont été menées à bien.

- Géraldine Triomphe a étudié les ossements – dont un crâne complet – des quelques 80 individus, dont 10 enfants, qui avaient été ensevelis. Mais ce travail dans le cadre d'un mémoire de Maîtrise est un document de nature « privée », donc non accessible au public, tout comme les rapports fournis chaque année par les titulaires des autorisations de fouille.

- Dans le volumineux et précieux volume intitulé Circulation et identités culturelles alpines à la fin de la Préhistoire sous la direction d'Alain Beeching,

publié en 1999 par le Centre d'Archéologie Préhistorique de Valence, Juliette Durand a étudié les fameuses pointes de Sigottier. 6 issues de Baume Courdeau y sont dessinées, mais Baume Courdeau ne fait pas partie des 5 sites retenus pour l'étude technologique de ces remarquables œuvres d'une industrie lithique à son apogée.

Quant à la publication globale des résultats de la fouille – seulement esquissée dans 1 page de Die, Histoire d'une cité – elle reste à faire et elle en vaut vraiment la peine car si Baume Courdeau est une grotte sépulcrale moins riche que celle du Fournet, elle a l'immense avantage d'avoir été fouillée minutieusement et intégralement sous la direction de Jean-Luc Lallement.

Un dernier problème se pose pour l'habitat de la Roche de Marignac, en contre bas de Baume Courdeau. Le secteur de nos 3 sondages correspond à une «nappe» de vestiges qui drapent le versant jusqu'aux parages du ruisseau de Marignac, donc sur au moins 200 m en longueur. L'origine de cette nappe est à rechercher en amont des sondages, sans doute dans une zone presque plane bien visible, aujourd'hui dominée par le nouveau chemin d'accès à la carrière. Ce secteur en tout cas mériterait un sondage afin de déterminer s'il existe encore des structures d'habitations en place.

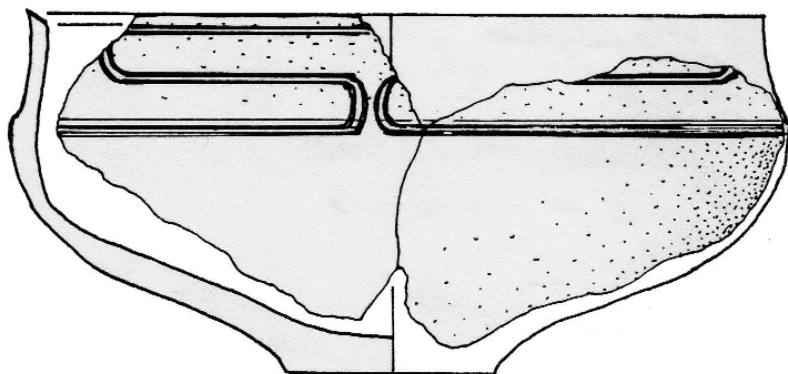


Entrée de la Baume Courdeau

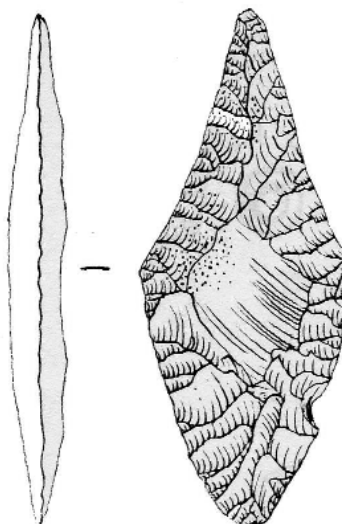
Conclusion

Ce long développement à propos de 2 sites qui font désormais partie du patrimoine du et des Diois, nous a paru utile pour montrer la démarche archéologique et l'intérêt d'avoir sur le terrain une série d'archéologues amateurs mais en relation constante avec les professionnels et les services officiels. Dans le cas présent cette chaîne de confiance mutuelle a permis de sauver et de valoriser 2 sites découverts fortuitement.

Jean-Claude DAUMAS
et Robert LAUDET



Coupelle Bronze Final iiiib de la Roche de Marignac ornée d'un méandre (dessin R. Laudet)



Pointe de Sigottier de la Baume Courdeau (dessin J.-L. Lallement)



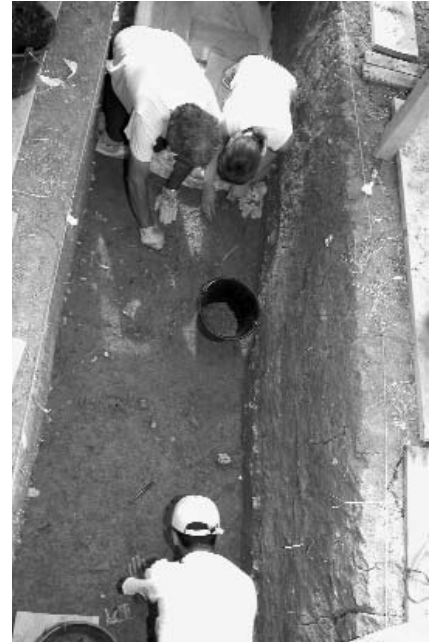
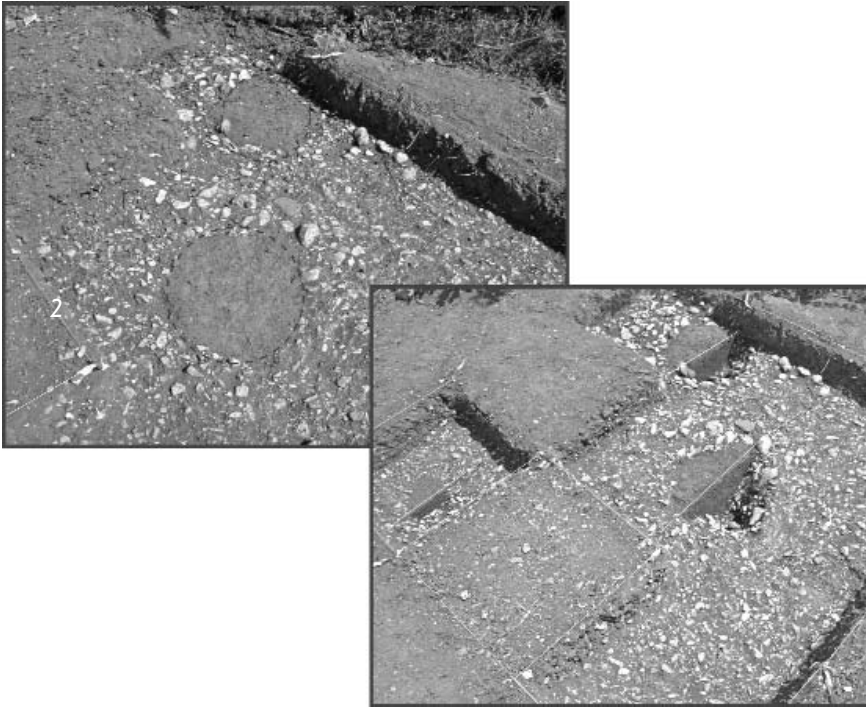
LE SITE PRÉHISTORIQUE DE MAUMUYE (DRÔME) : TÉMOIN DES PREMIÈRES OCCUPATIONS HUMAINES EN DIOIS

Depuis deux ans, des sondages réalisés sur la commune de Saint-Roman (fig. 1) ont révélé la présence d'installations humaines très anciennes dans le Diois. A l'origine de ce programme de recherche, la découverte de nombreux silex taillés dans plusieurs champs cultivés sur un petit plateau au bord de la Drôme. Les fouilles actuelles ont pour objectifs de comprendre l'origine de la présence en surface de ces outillages et fournir des données culturelles et chronologiques sur les hommes ayant abandonné ce matériel. Au moins deux grandes phases d'occupations humaines ont ainsi été reconnues sur ce site, l'une relative au Néolithique (entre environ 7 et 4 000 ans avant le présent) et l'autre, plus conséquente, que l'on peut faire remonter à plus de 35 000 ans, période du Paléolithique moyen et de l'homme de Néandertal. Les travaux archéologiques ont également montré que les conditions de conservations étaient très variables selon les secteurs sondés et les périodes chronologiques concernées :

- De par leur faible enfouissement, les vestiges d'installations des groupes néolithiques, premiers agriculteurs-pasteurs, sont mal conservés. Malgré tout, la découverte de silex taillés (lames et lamelles - fig. 5, n° 5) et d'un fragment de hache polie (fig. 5, n° 4), remaniés par les labours récents, attestent de leur présence. Outre ces objets archéologiques, des négatifs d'aménagements anthropiques ont été mis en évidence à des profondeurs non atteintes par les travaux agricoles. Ils se présentent sous forme de structures en creux, sub-circulaires, d'un diamètre moyen de 60 cm, conservées sur environ 30 cm de profondeur (fig. 2). Leur interprétation suggère une fonction de trous de poteaux liés à une structure d'habitat encore impossible à préciser du fait de la faible surface fouillée.

- D'autres sondages ont mis en évidence la présence inédite dans la région d'au moins un niveau archéologique beaucoup plus ancien et bien conservé, à mettre en relation avec des occupations de chasseurs





néandertaliens (fig. 3 et 4). Différentes observations effectuées lors de la fouille semblent montrer que, par endroits, le site et les outillages en silex retrouvés sont conservés dans un état très proche de celui de leur abandon par les Néandertaliens. La découverte de nucléus (blocs de silex abandonnés après débitage - fig. 5, n° 6) et de divers déchets de débitage évoquent la présence de postes de taille du silex dans plusieurs secteurs du site. Les Néandertaliens y fabriquaient de nombreux éclats tranchants (fig. 5, n° 2) parfois retouchés en racloirs ou pointes (fig. 5, n° 1 et 3) destinés à la chasse et probablement à la pratique de diverses activités domestiques (découpe de la viande, traitement de carcasses animales, travail des peaux...). La poursuite de la fouille devrait permettre d'en apprendre davantage sur l'organisation de cet « habitat » et de faire le point sur les activités pratiquées sur place.

La localisation de ce site, sur un plateau correspondant à une ancienne terrasse fluviale, n'est pas un hasard puisqu'on y trouve les éléments indispensables à une installation humaine et à la pratique d'activités cynégétiques : terrain plat favorable à la mise en place d'un campement, position surélevée propice à l'observation, présence de rognons de silex pour la confection d'outillages et d'armements, et enfin proximité de l'eau indispensable à la fois pour la

survie du groupe et pour l'ensemble du monde animal.

L'intérêt majeur du site réside donc dans la possibilité d'étudier sur de grandes surfaces un campement néandertalien vieux de plusieurs dizaines de milliers d'années et bien conservé. Les recherches sur les modes de subsistance et l'organisation de l'habitat de ces groupes humains qui fréquentaient le Diois pourraient venir compléter les données dont on dispose déjà sur les sites montagnards proches (Vercors et Haut-Diois). Alors, peut-être, la vie de ces tous premiers hommes en Diois nous sera plus familière...

- fig 1 : Vue générale du sondage principal
- fig 2 : Vue des structures en creux (trous de poteaux néolithiques ?)

En haut : Vue en plan lors de leur découverte

En bas : vue en coupe après fouille de la moitié des structures

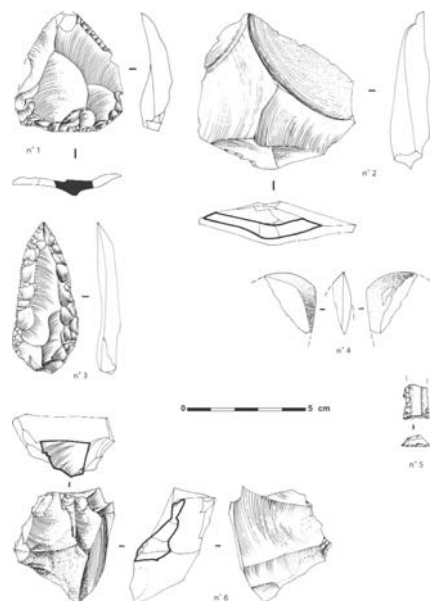
- fig 3 : Niveau d'occupation du Paléolithique moyen en cours de fouille

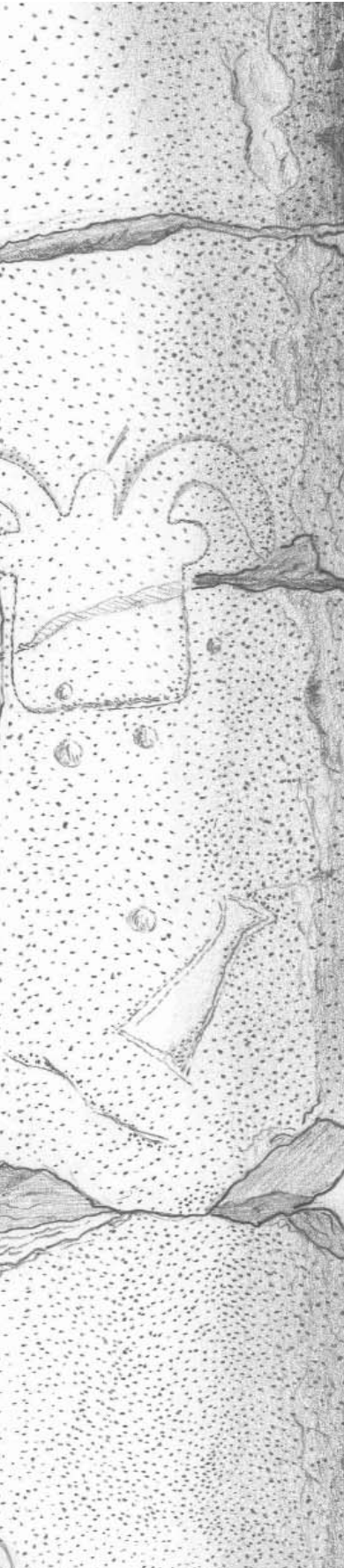
- fig 4 : Eclat de silex en cours de dégagement

- fig 5 : Industrie lithique (Dessins de R. Picavet)

Photos de C. Bernard (A.V.D.P.A.)

Adresse de l'auteur :
Bernard-Guelle Sébastien
UMR 6636 – CNRS, E.S.E.P.
Institut Dolomieu
15 rue Maurice Gignoux
38031 Grenoble cedex
sguelle@ujf-grenoble.fr





AVANT LES VOCONCES : PRÉHISTOIRE DU DIOIS

Durant quatre mois, de juin à octobre 2004, le Musée de Die et du Diois a présenté une exposition temporaire consacrée à la Préhistoire régionale. Ce fut l'occasion pour de nombreux visiteurs de découvrir les richesses de ce patrimoine ancien, dispersé et méconnu, et faire connaissance avec de lointains ancêtres : les premières traces d'occupation humaine dans le Diois remontent à plus de 35.000 ans (voir l'article sur Maumuye dans ce numéro). Plus proches de nous, les chasseurs du Mésolithique¹ sillonnaient les hauts plateaux du Vercors avec leurs arcs, leurs flèches à armatures de microlithes², et leurs colliers en coquillages méditerranéens.

Les premières installations sédentaires datent du Néolithique³ : la pratique de l'agriculture et de l'élevage obligent les hommes à rester sur place. L'époque Chasséenne⁴ est bien représentée dans le Diois : les vallées et de nombreux versants sont en cours de déboisement, pour gagner de la place, notamment pour le pastoralisme. En contrebas des plateaux de pâture, des grottes sont utilisées comme bergeries. Plus bas dans les vallées, la Galerie des Pots, dans la grotte des Trous-Arnaud à

Saint-Nazaire-le-Désert⁵, offre une grande variété des activités humaines à cette époque : céréales transformées en farine, profusion des formes des poteries, travail sur l'os et la peau, vannerie en sont les principaux exemples (la reconstitution de la grotte devrait pouvoir être présentée de façon permanente dès la rentrée 2005). Les haches polies découvertes dans l'ensemble du Diois montrent une occupation générale du territoire, avec des lieux de peuplement privilégiés : on a pu admirer l'éventail de lames de silex de différentes couleurs provenant des Terres-Blanches de Menglon. Mais surtout, les menhirs de Chandillon, à Die, donnent un témoignage exceptionnel sur cette culture Chasséenne : lors d'une conférence le 11 octobre, M. Alain Beeching⁶ a montré la filiation entre la statue-menhir gravée de Die et celles de Bretagne et du nord de la France, en détaillant les significations possibles des signes gravés.

À la fin du Néolithique, c'est un autre témoignage que livrent certaines grottes du Diois, qui ont servi de sépulture collective aux populations Chalcolithiques⁷.



Poignards du Diois, Bronze ancien et moyen. De gauche à droite : Musée de Die, collection privée (2), Musée Calvet d'Avignon (trouvé à Valdrôme) et Musée de Gap.

On a pu admirer les fameuses pointes «de Sigottier⁸» de la grotte du Fournet, à Montmaur-en-Diois⁹, ainsi que de très fines armatures de flèche en losange, en forme de feuille, ou en forme... de pointe de flèche pédonculée (avec ergots), et les magnifiques perles taillées en pierre ou en os, qui servaient de parures aux défunts. Cette époque est aussi, vraisemblablement, celle de l'apparition des premières peintures du Diois : l'art schématique post-glaciaire, dont les exemples les plus frappants étaient présentés lors de l'exposition.

Pour l'âge du Bronze¹⁰, une présentation d'objets issus du Diois (poignard de Valdrôme, vases de Francillon¹¹, épingles...) et de l'évolution des formes de haches correspondant aux progrès réalisés dans la maîtrise de ce nouveau métal, donnait un aperçu des périodes les plus anciennes de l'âge des métaux. Le Bronze final, plus riche dans le Diois, était plus détaillé dans l'exposition, notamment à partir du site des Gandus à Saint-Ferréol-Trente-Pas. Une maquette présentait une restitution de ce «village» des Gandus dans son environnement, comparable au site de la Roche de Marignac (voir cet article dans ce numéro) ou à celui de Saou. Une reconstitution grandeur nature du coin cuisine de l'une des

cabanes de ce village a permis de se rendre compte des qualités des cuisinières de cette époque, mais aussi de remarquer les fusaïoles attestant de l'utilisation de la laine pour fabriquer des vêtements (cette reconstitution sera également présentée en 2005). Les parures et dépôts des fondeurs du Bronze final, de part et d'autre du Col de Cabre, montraient l'unité culturelle de cette partie occidentale du massif alpin.

Une série de bracelets moulés aux formes étonnamment modernes et aux décors de fines incisions illustraient la transition avec l'âge du Fer : deux d'entre eux, en tôle d'or, montraient par leur sobriété une parfaite maîtrise du travail du métal. Mais c'est surtout la présentation de deux épées qui montrait le mieux le passage d'un métal à un autre : toutes deux de forme « Gundlingen », ces épées sont, l'une moulée en bronze, héritière d'une tradition ancienne des fondeurs, l'autre forgée en fer, représentative de l'utilisation de ce nouveau métal, mais elles datent de la même époque, juste à la charnière entre le Bronze et le Fer. Une conférence de clôture par M. Stéphane Bois, le 17 octobre, a permis de voir (et de sentir) les techniques utilisées pour allumer du feu depuis la

Préhistoire jusqu'à nos jours : un grand moment de la Fête de la Science au Musée !

Et les Voconces ? Ces gaulois ont vécu dans le Diois durant l'âge du Fer. Pas seulement dans le Diois, mais dans un grand pays qui regroupe le Vercors (peut-être aussi le Trièves), le Gapençais, le Bochaîne, le Vaisonnais et la vallée de la Durance jusqu'à Manosque. Gaulois très discrets : les archéologues peinent à retrouver leurs traces, on ne leur connaît encore ni villes, ni villages, et peu d'objets de cette époque ne sont parvenus jusqu'au Musée. On pourrait presque dire qu'on ne les connaît que grâce aux Romains, mais c'est une autre histoire... à suivre avec l'exposition sur les capitales disparues et Luc-en-Diois, jusqu'au 18-12-2004 au Musée de Die et du Diois, pour en savoir plus sur les Voconces de l'époque romaine !

Jacques Planchon

Le Musée de Die et du Diois remercie les financeurs de cette exposition (Ville de Die, Conseil Général de la Drôme, Pays Diois / Programme européen Leader+, Ministère de la Culture), les personnes et les musées qui ont aimablement prêté leurs collections (musées : Calvet d'Avignon, Département de Gap, Dauphinois de Grenoble, des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye, des Beaux-Arts et d'Archéologie de Valence), et les personnes et associations (Dea Augusta, Archéo-Drôme) qui ont donné de leur temps pour le montage et le démontage de l'exposition.

1- De 8.000 à 5.500 avant Jésus-Christ. Chasseurs-cueilleurs en zone tempérée.

2- Outils en silex de dimensions très réduites.

3- De 5.500 à 2.000 av. J.-C. : « âge de la pierre polie », mais surtout agriculture, élevage et poterie.

4- culture du Néolithique moyen, entre 4.500 et 3.000 av. J.-C.

5- Fouillée par MM. J.-C. Dumas et R. Laudet, Club Sportif et Culturel Mottois, dans les années 1980.

6- CNRS, Centre d'Archéologie Préhistorique de Valence, conférence organisée par les Amis des Arts et du Musée.

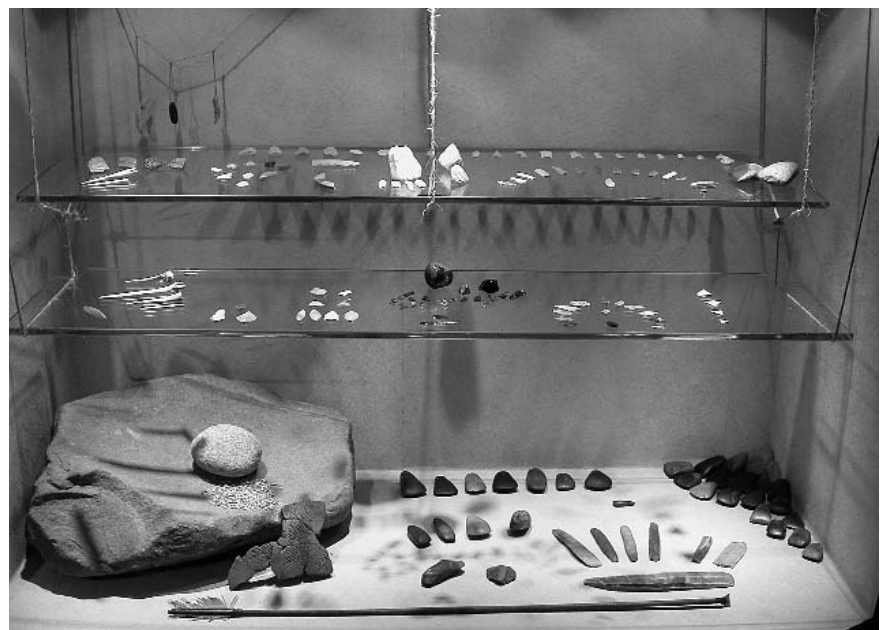
7- « cuivre et pierre », entre le Néolithique et l'âge du Bronze, vers 2.200-1.800 av. J.-C.

8- Armatures très fines, pointues à une extrémité et arrondies à l'autre, que l'on ne trouve que dans les hauts bassins de la Drôme, de la Durance et du Buëch : à peu de choses près, une sorte de préfiguration du territoire des Voconces ?

9- Fouillée par A. Héritier dans les années 1980, objets conservés au Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Valence.

10- Âge du Bronze, entre 1.800 et 800 av. J.-C. : la pierre est remplacée par un métal, le bronze, alliage de cuivre et d'étain.

11- Poignard de type « Civilisation rhodanienne », conservé au musée Calvet d'Avignon ; vases issus d'une collection privée.



Aspects du Néolithique du Diois

CHARLES POUSSY, LE SORCIER DE CHASTEL

Il existe à Die une curieuse légende dont l'origine remonte aux toutes premières années du 19^e siècle, mais qui, lorsqu'on l'étudie plus attentivement, pourrait trouver pour partie sa source dans la nuit des temps.

Cette légende peut se décomposer en deux parties différentes. L'une relative à un mystérieux escalier de trois marches que tout un chacun peut monter sans crainte, mais qui empêchera d'en descendre celui ou celle qui aurait des dons de sorcier, l'autre qui se rapporte aux circonstances des funérailles d'un Diois, qui en son temps, fut considéré comme un sorcier.

Nous tenterons, au travers de cet article, de démêler le vrai du faux, la réalité des faits et la part de légende.

Un mystérieux escalier

Il se situe dans la partie sud de la rue de Chastel, la seule ruelle dioise qui ait conservé ses caniveaux de galets, et dont l'aspect général n'a pratiquement pas évolué depuis le tout début du 20^e siècle.

Deux versions de la légende nous sont connues. Selon la première, celui ou celle qui monte cet escalier ne peut plus en redescendre. Selon la seconde, tout un chacun peut l'emprunter, mais les sorciers eux, resteront à jamais bloqués en haut.

Il ne faut pas bien sûr, prendre cette histoire au pied de lettre. Il s'agit à priori d'une mise en image, d'un

symbole. Nous pensons qu'il faut y voir une allusion à une initiation ésotérique fort ancienne. On peut considérer que chaque connaissance acquise fait monter d'une marche, aussitôt perdue dès que l'on se hisse sur la marche suivante. Insensiblement, de degré en degré, l'initié finira par posséder toute la hauteur de l'escalier ; de là, il pourra dominer la plèbe ignorante, il pourra contempler de plus vastes horizons. Mais toutes les marches, à jamais perdues, lui interdiront de retourner à son état primitif.

Aujourd'hui la tradition persiste. L'escalier est toujours en place. Il s'agit



d'un modeste ouvrage de trois marches seulement, qui, sans explication, passerait totalement inaperçu aux yeux d'un visiteur, même curieux. Pourtant, si l'on y regarde de plus près, cet escalier est assez particulier dans la mesure où sa première marche est un fragment d'inscription gallo-romaine. De là à ce que ces quelques lettres, à peine discernables sur la surface du calcaire aient suffi à générer la légende, il n'y a qu'un pas.

La légende nous dit que ce modeste « pesureau »⁽¹⁾ desservait le logis d'un sorcier diois qui vécut au moment de la Révolution française. Malgré nos recherches nous n'avons pas trouvé trace, dans les archives consultées, des différents propriétaires de la maison au fil du temps. C'est fort dommage, car nous aurions peut-être pu glaner quelques éléments complémentaires pour étayer la seconde partie de cette histoire consacrée à un homme, Charles Poussy, le sorcier de Chastel, dont la sulfureuse réputation a permis de conserver le souvenir dans la mémoire collective des Diois.

Un homme venu d'ailleurs

Les registres d'état civil de Die conservent bien la trace de cet homme. Le 5 brumaire an IV est enregistrée la naissance de Marie Magdeleine, fille naturelle de Marie Elisabeth Dorcières et de Charles Poussy. Comme le prouve un contrat de mariage enregistré le 3 messidor de l'an III (soit quatre mois auparavant) par le citoyen Blanc, notaire en la commune, les parents de la nouvelle née essayaient bien de régulariser leur situation, mais il y avait une difficulté. Le père ne parvenait pas à obtenir de Milan, sa ville natale, son propre certificat de naissance. C'est finalement le juge de paix de Die qui permettra le mariage en dispensant Charles Poussy de produire cette pièce. La promesse de mariage fut affichée le 22 brumaire de l'an IV et le mariage eut lieu le 24, c'est à dire le jour même où fut enterrée la petite Marie Magdeleine, morte la veille à l'âge de trois semaines. Fallait-il y voir un triste et inquiétant présage ?

La vie de famille

Si Charles Poussy faisait encore figure d'étranger dans la ville de Die, où la plupart des familles pouvaient se targuer d'origines plusieurs fois séculaires, par contre sa femme, Marie Elisabeth Dorcières, était bien connue. Elle était née à Die, le 26 mai 1769, fille



légitime de Pierre Guillaume Dorcières et d'Olympe Bouteille.

Son père étant décédé, elle devait probablement avant son mariage travailler avec son oncle Jean Pierre Dorcières, établi tisserand dans le haut de la rue de Chastel et qui était, lui, l'époux de Jeanne Bouteille. Dans la grande rue de la ville, l'actuelle Camille Buffardel, habitaient sa sœur, Suzanne Dorcières, veuve de Jean Court, et sa fille, autre Suzanne Dorcières, mariée à Laurent Loriol, cultivateur.

Les noms des témoins qui assistent Charles Poussy dans ses déclarations à l'officier d'état civil, lors de la naissance de ses enfants, permettent de constater une évolution dans la notabilité qu'il acquiert. Ce sont d'abord l'oncle de sa femme, Jean Pierre Dorcières et Joseph Vignon, boulanger ; puis Laurent Loriol, autre parent de Marie Elisabeth et Charles Moyé, cultivateur ; ensuite Daniel Joseph Senas, huissier du juge de paix, et Jean Corlin, cultivateur ; après cela, François Blanc, cordonnier, Jean Antoine Joubert, propriétaire et Jean Rolland, négociant. Il faut remarquer que tous ces Diois de classe moyenne figurent dans la partie de la population prudente et attentiste, qui ne prend aucune part dans les manifestations pour ou contre-révolutionnaires. Sur quoi se fondent leurs relations avec Charles Poussy ? Est-ce de l'estime pour un homme qui semble posséder un savoir assez étendu ? Est-ce de la gratitude pour des services qu'il a pu leur rendre ? Est-ce de la crainte pour le pouvoir mystérieux qu'il a manifesté en certaines circonstances ?

Plusieurs anciens Diois rapportaient que Charles Poussy avait la réputation de promettre, aux citoyens qui lui déplaisaient ou tentaient de lui nuire que, "lorsqu'ils auraient à célébrer un mariage ou un baptême, c'est lui qui leur enverrait les dragées !" c'est-à-dire

qu'ils risquaient ce jour-là, ou bien de voir un orage balayer et gâter leurs blés pas encore mûrs, ou bien de voir la grêle hacher menu les grappes d'une vendange qui s'annonçait magnifique... Mais ne doit-on pas rechercher dans sa profession les bases de l'étrange rumeur qui s'est formée autour de cet homme ? A travers les divers actes d'état civil, il est qualifié successivement : herboriste, puis officier de santé patenté, puis cultivateur et enfin de médecin au moment de son décès. A cette époque où ni la médecine ni la pharmacie, n'étaient établies officiellement, Mme Rivière-Sestier, dans son ouvrage *Remèdes populaires en Dauphiné* (PUF 1984) nous apprend que "dans les campagnes comme dans tout le milieu rural, la pratique de la médecine populaire passait principalement par l'emploi de plantes, cultivées et sauvages...". Mais nous savons par d'autres témoignages que s'y mêlaient très souvent soit des pratiques religieuses soit des rites de sorcellerie.

Passé décomposé

Apparemment, Charles Poussy et son épouse, Marie Elisabeth Dorcières (ou Dorsières, D'Orsières, d'Orcières, selon les actes consultés) ont formé un couple sans histoire. Si l'on se limite aux actes d'état civil leur existence semble même des plus banales : une naissance environ tous les dix-huit mois : une fille, ensuite deux fils, encore deux filles puis un autre fils ; deux décès seulement parmi les derniers venus.

Les prénoms donnés aux enfants sont tout ce qu'il y a de plus catholique, malgré l'époque révolutionnaire. Les filles portent des noms composés avec Marie, les garçons s'appellent Jean, Charles ou Joseph. Alors, sur quoi s'est fondée la rumeur publique pour bâtir au personnage cette réputation de sorcier qui a subsisté jusqu'à nos jours ?

Sur son origine imprécise ? peut être. L'acte de mariage de novembre 1795 attribue à l'époux l'âge de trente-et-un ans alors que son épouse n'en a que vingt-six, pourtant toutes les indications ultérieures, et jusqu'à l'acte de décès du 30 août 1819, font apparaître que Charles Poussy devait avoir une bonne quarantaine d'années au moment de son union avec Marie Elisabeth Dorcières. Y a-t-il eu erreur de transcription ou bien tricherie de sa part puisqu'il n'avait pu fournir une pièce officielle attestant de son état civil ?

Selon ses dires, il était natif de Milan. Quelles raisons, quels événements, l'avaient poussé à quitter sa ville et sa Lombardie natales et, selon toute vraisemblance, pour n'y plus jamais retourner ? Cela ne peut que surprendre, si l'on écoute les témoignages de voyageurs de l'époque qui vantent la beauté du pays et l'attrait de la cité.

Jean-Claude Carrier, jeune militaire de la cavalerie, raconte son arrivée en 1796 à Milan "ville d'une grandeur et d'un luxe extraordinaire où les troupes françaises entrent sans résistance, au milieu d'une foule immense qui paraît charmée de les recevoir".

Stendhal n'a jamais perdu une occasion de vanter les charmes de cette région d'Italie, depuis son premier contact avec elle en 1811 : "mon cœur est plein. J'ai éprouvé hier soir et aujourd'hui des sentiments remplis de délices, s'en éloigner est une torture depuis que j'ai vu Milan et l'Italie, tout ce que je vois me rebute par la grossièreté".

Alors, encore une fois, qu'est-ce qui a bien pu chasser Charles Poussy de cet Eden pour l'emmener dans notre pauvre et aride Diois ?

Par monts et par vaux

Les voisins qui voyaient l'herboriste Charles Poussy quitter son domicile, parfois très tôt le matin, portant un panier d'osier à couvercle ou une besace sur l'épaule, devaient le suivre d'un regard soupçonneux... Pour des cultivateurs, attachés à leur champ et leur vigne, pour des artisans rivés à leur échoppe, il devait sembler inquiétant de le voir partir pendant des heures, voire des jours, à parcourir les bois, les landes et les rocailles, à la recherche de plantes aux propriétés quasi magiques.

Et Dieu sait si le Haut-Diois regorgeait de ces plantes ! Le plantain, la pimprenelle, la pariétaire, la menthe sauvage, l'hysope, l'arnica, la gentiane, la reine-des-près et le génépi, sans oublier le thym et la lavande, et tant d'autres... et même de bien dangereuses.

L'époque la plus favorable pour la cueillette était celle de la Saint-Jean ; ne disait-on pas que les fameuses herbes de la Saint-Jean se composaient de vingt cinq espèces différentes, d'une valeur officinale reconnue depuis les temps les plus anciens ; en outre, on pouvait en confectionner des croix qui, attachées aux portes des étables, éloignaient le mauvais sort.

Certaines vieilles femmes, pour augmenter le pouvoir de ces plantes, les cueillaient dans la nuit du 23 au 24 juin, en marchant à reculons, alors que la rosée les baignait encore avant le lever du soleil.

Le langage populaire permettait d'identifier un grand nombre d'entre elles : la fougère mâle, appelée racine de Saint-Jean, la cuscute ou chandelle de Saint-Jean, le millepertuis ou sang de Saint-Jean, la verveine dite tête de Saint-Jean, l'armoise, mère des herbes, surnommée la ceinture de Saint-Jean...

Revenons à Charles Poussy pour déplorer que ses activités paramédicales, sous la révolution et au début du 19^e siècle n'aient pas laissé le moindre trace dans les archives dioises. Par contre, et grâce à Hippolyte Arnoux, il nous reste un témoignage de ses talents de désenvoûteur.

Qui était Hyppolite Arnoux ? Le pasteur Mailhet, dans son Histoire de Die, nous apprend que natif du quartier de Chanqueyras à Die, il repoussa successivement l'état ecclésiastique auquel ses parents le destinaient, puis l'état militaire, pour lequel son oncle accepta de payer un remplaçant comme cela se pratiquait alors puis se tourna vers les études de médecine.

Son doctorat en poche, il se fit admettre dans la mission envoyée par la France auprès de Méhémet Ali, vice roi d'Egypte. Il eut le talent de guérir d'une grave maladie infectieuse le fils de ce pacha qui le décora du titre de Bey (2) et le nomma médecin-chef de l'intendance sanitaire d'Egypte. Ses nombreux voyages en divers pays du monde, ses soins dévoués au cours de terribles épidémies, ne l'empêchèrent pas de traduire Horace, d'écrire des ouvrages relatifs à diverses maladies, ainsi que des poésies en patois du Diois.

C'est à l'une de ces poésies, éditée par Auguste Boissier, que nous devons de pouvoir soulever un coin du mystère entourant le sorcier Charles Poussy.

Le désenvoûteur

La poésie relate une très curieuse scène nocturne, dont l'authenticité n'est pas douteuse. Elle se déroulait dans les écuries d'un grangier (3) de

Barnave, qui n'est pas nommé ; elle consistait à lever le sort qui avait été jeté sur les animaux domestiques de cette ferme, et qui les menait inexorablement à leur perte.

Dans ce cas, le jeteur de sort était connu : il s'agissait d'un certain Tronler, de Romeyer. Avait-il de son propre gré maléficié l'écurie et le téchou (4) du fermier de Barnave, ou bien agissait-il pour le compte d'un ennemi de ce dernier ? Le récit ne l'indique pas. Le rituel magique de désenvoûtement avait pour but principal de faire apparaître le jeteur de sort, sous quelque forme que ce fût, même animale, afin de le neutraliser.

A Barnave, un feu très vif fut allumé, attisé par un comparse de Poussy nommé Jacques-du-Biou. Une biche (5) contenant de l'eau fut placée sur le foyer. Au fond se trouvait un gros crapaud ficelé que Charles Poussy avait amené. Pour Claude Seignolle, dans son livre *Les Evangiles du Diable*, le crapaud était l'animal favori des sorciers et sorcières "au temps où l'on faisait des procès aux sorcières dit-il une preuve irréfutable de leurs accointances avec le diable était les crapauds et les lézards que l'on trouvait chez elles et qui servaient à leurs sataneries...".

Une autre preuve de sorcellerie était aussi évidente : la présence de certains grimoires, tels que le Grand Albert, le Petit Albert, le Dragon Rouge, l'Agrippa, etc. que des colporteurs transportaient et vendaient en secret. Chaque sorcier possédait «son» livre, qu'il ne devait ni prêter, ni même montrer.

Dans la séance décrite par Hippolyte Arnoux, il est dit que Charles Poussy se coiffe d'un bonnet roussi et lit à rebours dans un vieux livre jauni.

Dès lors, le crapaud se gonflait et s'agitait si fort que l'eau dans la biche semblait déjà en ébullition. Le rite était sûrement très efficace puisque le mauvais sorcier, Tronler, montait soudain de la cave sous l'apparence d'un gros taon. Quand Poussy l'entendit zonzonner (6) à travers l'écurie, il se mit à le chasser à grands coups de panouilla, (7) mais sans l'intention de le tuer.

Il faut savoir en effet que certains risques pouvaient se présenter ; soit que la mort de l'animal qui se manifestait au cours de la séance entraînaît celle du jeteur de sort ; soit que le sort, ôté du bétail malade, se fixât sur une personne proche ou se retournât contre son auteur... Enfin, tout cela était très difficile à contrôler ; d'ailleurs Charles Poussy luttait contre le mal, mais ne voulait de mal à quiconque.

Aussi, lorsque son acolyte, Jacques-du-Biou, eut l'adresse d'attraper le taon entre ses mains, prêtes à l'écraser, le sorcier l'en empêcha et libéra l'insecte, qui put s'échapper à l'extérieur. L'œuvre était achevée. A minuit, tous les animaux auparavant dolents et abrutis, s'ébrouèrent, mugirent, bêlèrent, et réclamèrent leur pitance. Le grangier, vite descendu à la suite de ce tapage, n'en croyait pas ses yeux ; il s'empessa de garnir les crèches des chèvres, des moutons, de remplir l'auge du cochon, et il s'émerveillait de les voir manger de si bon appétit.

Derrière le masque

Charles Poussy, outre ses talents de désenvoûteur, passait pour être devin ; nous y reviendrons à l'occasion du récit de sa mort. Par contre c'est à nous qu'il faudrait des dons de divination pour savoir qui il était réellement. Pour qui examine attentivement les signatures qu'il a tracées sur les actes de l'état civil, il y a là aussi mystère. Sa première signature, celle qui figure sur l'acte de naissance de Marie Magdeleine le 5 brumaire de l'an IV, trop longue pour correspondre au nom de Poussy est rapide et illisible. Sur son acte de mariage, trois semaines plus tard, elle a déjà évolué. On peut y lire les initiales P et C entrelacées suivies d'un paraphe compliqué qui s'achève par une croix ornée de deux petits points. Ensuite changement total ! le signataire se contente de tracer en lettres droites le nom de Pozzi. Il faut attendre 1807, sous le Premier Empire pour voir reparaître son ancienne signature, longue, illisible et ornée de deux points. Certains y verront les traces d'appartenance à la franc-maçonnerie, d'autres au compagnonnage. Une autre origine peut être envisagée si nous suivons Maurice Agulhon qui nous précise dans *Pénitents et francs-maçons de l'ancienne Provence* : "il m'est arrivé une dizaine de fois de trouver les trois points auprès de signatures de pénitents, dans des documents émanant de confréries... Il y a donc là une habitude d'origine mystique qui, à la fin de l'ancien régime, ne suffit à caractériser obligatoirement ni les pénitents ni les maçons". Faut-il voir dans ces étranges signes l'appartenance de Poussy à quelque société secrète italienne ? N'oublions pas que Milan possédait depuis le Moyen-âge une vieille et solide tradition d'occultisme et de sorcellerie. Quoiqu'il en soit, Charles Poussy avait dû juger sa véritable signature assez compromettante pour en changer

ainsi totalement, en même temps qu'il changeait de vie et se naturalisait Diois. Douze ans plus tard, tout danger lui paraissant écarté il laissa à nouveau paraître sa vraie personnalité. Mais l'administration ne l'entendait pas de cette oreille ; et jusqu'à sa mort, les officiers de l'état civil, suivant leur fantaisie, le nommèrent : Poussi, Poussy, Poucy ou Pozzi.

L'exploit posthume

Quelques temps avant sa mort, Charles Poussy avait annoncé à plusieurs de ses concitoyens diois qu'il périrait noyé. Bien que cette prédiction soit demeurée dans la mémoire collective, les circonstances de ce décès ne sont pas connues. L'acte mortuaire est avare de détails : "L'an mil huit cent dix neuf, le trente août à dix heures et demi du matin, par devant nous, Etienne Jean François Antelme de la Morte Félines, maire et officier de l'état civil de la ville de Die, sont comparus les sieurs Joseph Vignon, propriétaire âgé de 54 ans, Laurent Lauriol, propriétaire âgé de 25 ans, tous les deux domiciliés à Die ; lesquels nous ont déclaré que le jour d'hier, à sept heures et demi du soir, Charles Pozzi, médecin né à Milan en Italie, âgé de 67 ans, mari d'Elisabeth Dorcière habitant de Die, est décédé dans sa maison d'habitation située à la Grande Rue de cette ville..."

Mais, parallèlement à la sécheresse de cet acte officiel, la petite histoire a gardé le souvenir de ce décès sous la forme d'un événement tout à fait insolite.

Le jour de l'enterrement, il faisait une taforassa,(8) entendez par là une chaleur lourde, étouffante, exténuante... Quatre hommes devaient porter le bayard, c'est à dire la civière contenant le cercueil, jusqu'au cimetière. Dans un texte d'Hippolyte Arnoux, nous trouvons même la mention de l'église au cimetière mais est-ce bien certain ? On n'a aucune preuve en effet que le mariage de Charles Poussy et d'Elisabeth Dorcière ait été béni par un prêtre ou que leurs enfants aient été baptisés. D'ailleurs, la présence d'un prêtre à l'enterrement aurait dû dissuader les porteurs de se comporter comme ils l'ont fait, car la chaleur, la fatigue et la soif aidant, il se sont arrêtés à la porte Saint-Pierre, ont posé à terre la civière et le cercueil et sont allés à l'estaminet le plus proche afin de boire un coup. Au même moment, l'orage a explosé ! l'averse est tombée, une averse que l'on ne voit que tous les dix ans, une averse si drue, si violente, qu'en un clin d'œil, les rues se

sont trouvées changées en ruisseaux et la rue principale même, en rivière. Le flot a soulevé le cercueil devant les yeux des témoins sidérés et l'a emporté à la descente. Mais, ô miracle ! parvenue au niveau du cimetière, la bière a tourné à gauche, pour s'arrêter enfin juste devant le portail. Ainsi Charles Poussy n'avait pas menti ; il s'était bel et bien noyé.

Aujourd'hui encore on prétend que bien souvent, le jour anniversaire de son enterrement, il fait un violent orage.

Pour Elisabeth Dorcière, la mort de son mari avait succédé à celle de son oncle Jean Pierre Guillaume Dorcière, survenue le 26 décembre 1808 dans sa maison de la rue de Chastel ; puis à celle de sa tante, Suzanne Dorcière, veuve de Jean Court, le 24 novembre. De ses sept enfants, trois étaient décédés en bas âge. Il lui restait deux filles et deux garçons, dont l'aînée avait 22 ans et la plus jeune 17. Etant en âge de travailler, ils avaient probablement quitté la ville, car leurs noms ne figurent plus dans les registres d'état civil.

Le 28 juin 1821, s'éteignait sa cousine Suzanne, veuve de Laurent Loriol, qui habitait la rue Neuve (Emile-Laurens). Sans famille, la veuve quitta Die pour rejoindre peut-être l'un de ses enfants. Son départ a fait perdre le souvenir du domicile que la famille occupait dans la rue principale de la ville. Seule aujourd'hui subsiste la légende de Charles Poussy, le sorcier de Chastel.

Séverine BEAUMIER
Christian REY

1- *Pesureau* : escalier extérieur en patois de Die. Cette appellation est surtout employée à Chatillon en diois

2- *Bey* : titre porté autrefois par les officiers supérieurs de l'armée ottomane et les hauts fonctionnaires

3- *grangier* : du mot grange : propriétaire de la grange, éleveur

4- *téchou* : en patois de Die : auge à cochon

5- *Biche* : récipient de terre vernissé qui servait à la conservation de certains aliments, par exemple les saucisses dans l'huile

6- *zonzonner* : bruit émis par l'insecte lorsqu'il bat des ailes

7- *panouilla* : en patois de Die : chiffon humide qui servait au boulanger à nettoyer le four

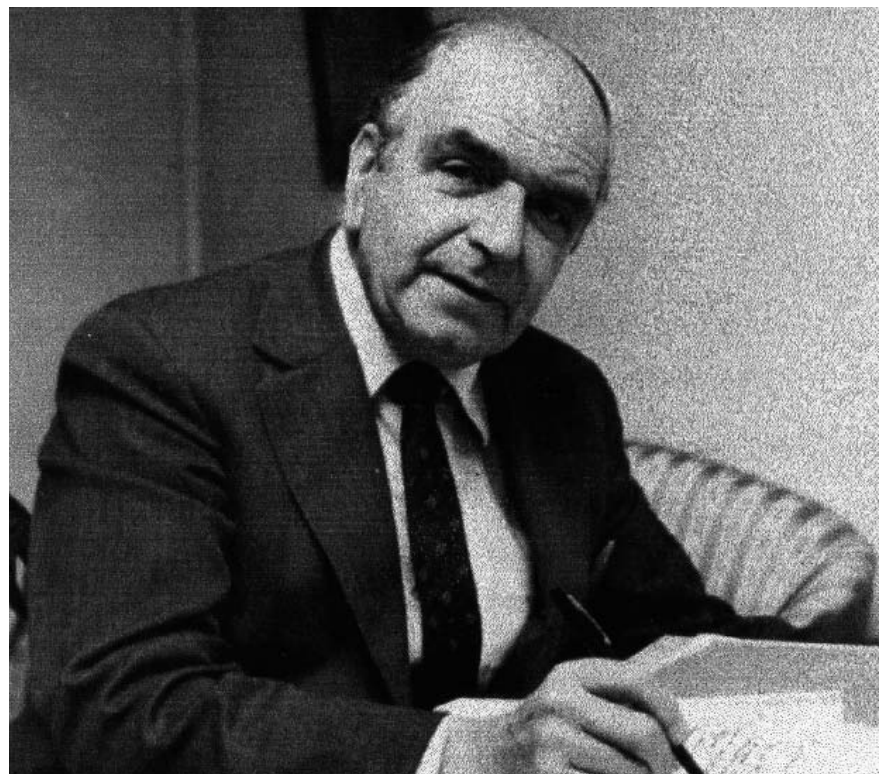
8- *taforassa* : en patois de Die : grosse chaleur ; ce mot quelque peu modifié est toujours utilisé sous la forme « tafourasse » par de nombreux Diois.

THEO LANG DE GLANDAGE

J'avais déjà publié en 1995 dans Couleurs Locales la journée de Theo Lang à Lus-la-Croix Haute, avec d'autres souvenirs du passage de cet auteur dans le Haut-Diois. En 1997, j'étais parti trois mois en Grande Bretagne pour retrouver sa trace. Mon passage a animé quelques souvenirs, et finalement attiré l'attention d'un homme de mon âge, Guy NEVILL, qui a continué efficacement mon enquête. Ses parents avaient été voisins et amis de LANG. Certaines réponses restent à trouver, mais nos lecteurs diois vont appartenir au petit nombre des gens bien informés sur la vie et l'oeuvre d'un admirateur de leur pays, injustement oublié par la masse de ses compatriotes qui l'avaient acclamé. Theo Lang bien que né en 1909 à Bradford - 200 km au Nord de Nottingham - avait un nom et des prénoms allemands : Cecil, Theodor, Ludwig LANGBEHN. A quinze ans il est tantôt ouvrier dans une usine de textile du côté de Bradford, dans l'Ouest du

Yorkshire, tantôt jeune délinquant, c'est ce qu'il dit, mais je n'en ai pas eu la preuve. La pauvreté est une humiliation qui empoisonne sa jeunesse. Puis il se rallie au mot d'ordre général : travailler dur pour avoir un boulot qui rapporte. Il débute dans le journal local d'une bourgade, puis la réussite lui permet d'avoir la "maison en haut de la colline" qui est le symbole de la réussite sociale. En congès il randonnait avec son ami Simon jusqu'au Lake District (District des Lacs) sur des chevaux qu'ils ne maîtrisaient pas parfaitement.

Quand la deuxième guerre mondiale éclate, il est incorporé, vu son nom allemand, non pas au front, mais dans les bureaux. S'il avait été tenté de trahir, disait-il, ça aurait été bien plus dangereux, puisqu'il était au courant des mouvements de troupes. Il ne causa de dégâts qu'une fois. Comme il savait conduire une automobile, on l'avait mis au volant d'un camion de 20 mètres de long avec une remorque pour transporter des fuselages d'avions en



convoi de nuit pendant le couvre-feu. Seule consigne : rouler sans phares, suivre les feux rouges de celui de devant. Il les perdit de vue inexplicablement quelques secondes, puis les vit reparaître, mais à l'arrivée, on retrouva pendus à sa remorque des pans de toile et des piquets cassés provenant de plusieurs baraques d'un marché en plein air au travers duquel il avait roulé sans le voir dans l'obscurité. Le service lui laissait du temps. Il s'occupa à écrire des romans policiers qu'il publia sous le pseudonyme de PETER PIPER (quelque chose comme Cadet Roussel) Il venait parfois en permission chez les NEVILL sans s'annoncer, sac sur le dos, probablement en auto-stop, et passait la nuit à jouer aux échecs avec le père de famille.

Avec la guerre, la précarité de l'existence, le gaspillage de vies humaines, révèlent à Théo qu'il y a dans notre civilisation beaucoup de fausses valeurs qui ne méritent pas un sacrifice. "Ouvrier ou journaliste", dit-il, "chacun acceptait de river lui-même la chaîne de son esclavage". La guerre finie, il s'aperçoit que le seul travail qu'il aime, c'est de faire le bohémien. Quand l'envie le prendra, il lâchera le bureau de son journal et voyagera à l'aventure. Professionnellement ou pour son propre plaisir, il écrit sur ses escapades. Individualiste, se méfiant de ses emballements, il est volontiers critique à l'égard de tout et de tous. Parfois, il se lie d'amitié avec des compagnons de route, mais il ne se décide jamais à les conserver longtemps, quoiqu'il en garde parfois des souvenirs lumineux, embrumés de regrets. Ses descriptions des scènes vécues et des paysages sont remarquables, ses réflexions politiques bien informées et clairvoyantes.

Après la guerre, il s'appelle LANG tout court, nom qui a l'air écossais. Aimant les montagnes, il a une maison dans le Lake District. Il porte parfois le kilt. A Glandage, il vient camper en brodequins, mais aussi en culottes de golf et chaussures basses noires. Deux livres, les seuls qui soient autobiographiques, datent de cette période : un récit d'une randonnée en plusieurs étapes de l'extrême Sud à l'extrême Nord de la Grande Bretagne, et celui de ses voyages en France, où Glandage

occupe deux chapitres sur six. La vie moderne n'a plus d'intérêt pour ce genre de récit. Il a du succès, un appartement dans le quartier le plus sélect de Londres une voiture de sport de marque exclusive et peu répandue. Mais il craint parfois de se faire remarquer dans les réceptions par sa culture classique insuffisante.

Le nom de jeune fille de sa mère était May LEES. Bien avant 1939, elle informait ses voisins de la menace d'Hitler et des atrocités commises contre les Juifs, si bien que tous en sont venus à imaginer qu'elle et son mari étaient juifs. Guy NEVILL pense que May avait l'accent allemand, mais l'accent écossais lui ressemble par certains traits. Elle venait peut-être d'Ecosse. Theo ne parle jamais de son père, ni des causes de son absence, alors que le récit de ses randonnées est ponctué par ses retours chez sa mère. Il semble au début l'avoir fait déménager avec lui. L'état civil a inscrit le mariage de May « au troisième trimestre de 1909 », or Theo est né le 15 juillet de la même année. Son père était Johann, Friedrich, Wilhelm LANGBEHN, correspondant de presse. Plusieurs familles de ce nom ont émigré en Amérique au XIX^e siècle. C'est un nom du Schleswig-Holstein. La souveraineté sur cette région a été disputée à cette époque entre la Prusse et le Danemark, situation qui a conduit à plusieurs conflits armés, à l'insatisfaction et à la crainte chez les minorités linguistiques des deux pays. Un autre LANGBEHN, prénommé Julius, né en 1851 dans une ville actuellement danoise, mais prussienne de 1864 à 1920, est encore cité comme un précurseur du nazisme. Nous aimerions évidemment en savoir plus sur le père de Theo. Il a probablement été rappelé ou renvoyé dans son pays quand la guerre de 1914-1918 a éclaté. En est-il revenu vivant ?

A l'époque où il a écrit ses deux récits de voyage, Theo invitait ses compagnons de randonnée au moyen des petites annonces. Il les prenait à l'essai, pour les congédier s'ils ne s'entendaient pas. Il entretenait des relations de camaraderie avec quelques voisins, quelques collègues, de la sympathie pour les couples de garçons et de filles dont il croisait la route. Mais il avait sur la femme en général une opinion

méprisante qu'il exprime ouvertement et sans cause précise dans ses récits de voyages. Il n'avait pas d'inclination pour le mariage. Plusieurs témoins tendent à le caractériser comme un homosexuel discret : il avait un compagnon écossais à Mayfair et un autre, italien, très efféminé, à Amalfi. Ses amis ont le souvenir d'un homme bien élevé et généreux, et qui souvent étouffait un ricanement coquin.

La quatrième année où il est venu à Glandage, il habitait avec sa mère un donjon en Écosse, près d'Édimbourg. Il s'occupait du Festival et écrivait des guides et une biographie sur la maîtresse d'Edouard VII, roi jusqu'en 1910. Il voyage beaucoup, en Italie du Sud, dans les pays du Maghreb, il déménage souvent. A Amalfi, puis à Salerne, il écrit un roman historique sur la Palestine au temps de la Crucifixion : une puissance impérialiste, des groupes d'opposants partagés en diverses factions rivales. Dans la postface, il signale que l'Eglise Ethiopienne avait canonisé Ponce Pilate. On peut voir là une indication, peut-être ironique, de ce que Theo pensait du rôle de l'Angleterre dans la Palestine d'après-guerre. Guy NEVILL a découvert qu'il est mort à Londres au dernier trimestre de 1974, à Fulham, à l'hôpital, sans descendance, sans testament (en Grande Bretagne du moins), sans que ses amis soient informés, et apparemment vite oublié de ses collègues et du public.

Gaston Fugier





TOUR DE PURGNON

Une plaque commémorative avait été apposée à la fin du 19^e siècle à l'intérieur de la chapelle, en mémoire du curé Belle. Nous pensions perdue cette épitaphe de marbre blanc. Par un heureux concours de circonstances nous l'avons retrouvée dans le jardin de la cure de Die lors des journées du patrimoine. Elle y avait été transportée dans les années 70 par le groupe de jeunes à l'origine de la première restauration. Concernant les travaux exécutés à l'initiative de l'association Sauvons Purgnon en 1987, leur coût total s'est élevé à la somme de 352.343 F soit 53.714 €.

LE MARTOURET

Début septembre nous avons eu le plaisir de rencontrer un couple de canadiens, descendants directs du docteur Benoît, fondateur de l'établissement thermal du Martouret. De passage dans le Diois c'est à l'office de tourisme que M. et Mme Mollot ont consulté les Chroniques du Diois et découvert l'histoire du bâtiment. Au musée de Die Jacques Planchon leur a présenté quelques documents, notamment une affiche de l'exposition universelle de Venise, expliquant le système des bains, ainsi que l'abondante documentation relative au 19^e siècle dans le Diois.

INCENDIE CRIMINEL À LA CATHÉDRALE

Comme nous l'indiquions, les restes de la porte incendiée avaient été transportés dans les locaux des Ets Moulin, en prévision d'une hypothétique restauration. En février 1923 le sous-préfet écrivit au maire : "un incendie a détruit en partie le tambour d'entrée de l'ancienne cathédrale de Die datant du 18^e siècle. Les restes de ce tambour sont en ce moment déposés chez M. Moulin, ébéniste à Die en vue d'une restauration que l'élévation du prix n'a pas permis d'exécuter. Ces restes ne peuvent demeurer indéfiniment dans l'atelier de M. Moulin. M. le ministre des Beaux Arts a décidé de les faire transférer dans une salle du clocher qui sera aménagée à cet effet. Je vous prie en conséquence de vouloir bien saisir le conseil municipal en lui demandant de voter un crédit de 200 F représentant le montant des dépenses à exécuter".

Une telle décision, prise sans concertation préalable, ne fut pas acceptée par le conseil qui prit le 5 août la délibération suivante :

"considérant que le transfert au clocher de l'église des restes du tambour d'entrée demandé par l'administration des Beaux-Arts constitue une opération compliquée qui représente



M. et mme Mollot en visite au Musée

une dépense assez importante qui peut être évitée décide que pour donner satisfaction à M. Moulin, il y a lieu de faire transporter sans frais ces restes par les employés communaux dans la salle du musée de la ville.*

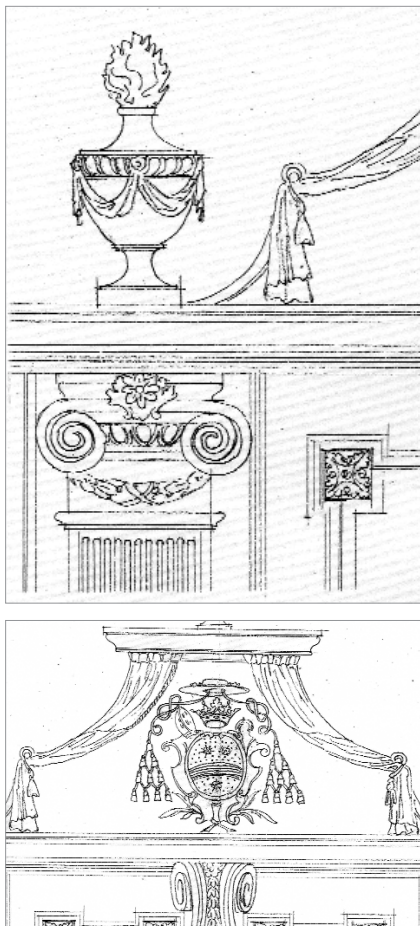
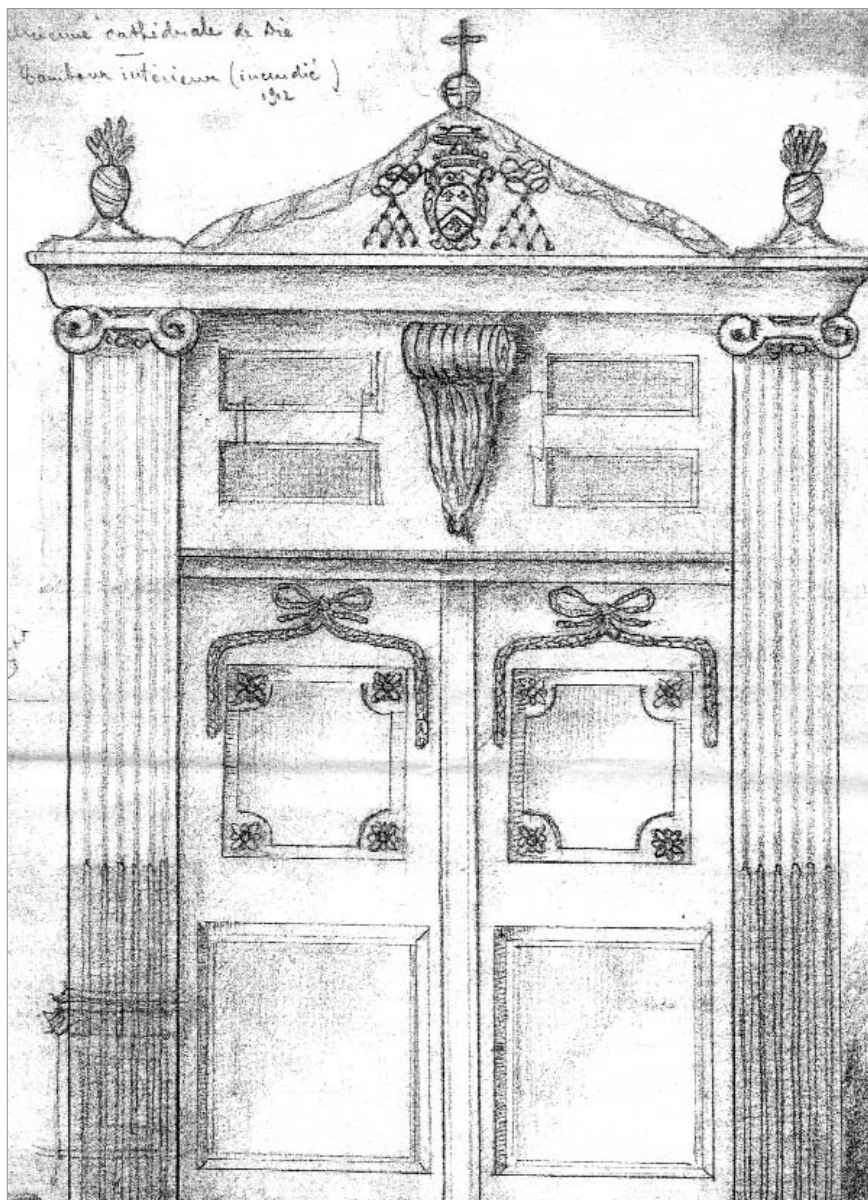
En novembre, deux conseillers municipaux furent chargés de réclamer à M. Moulin un inventaire des objets et de lui en donner décharge après contrôle. Pour des motifs qui nous demeurent inconnus, cette opération ne fut jamais réalisée.

Fort heureusement les fragments du tambour viennent d'être retrouvés dans les anciens locaux de l'entreprise Moulin. A l'initiative d'André Girard ils seront prochainement déposés au musée, concrétisant ainsi une délibération communale prise il y a 81 ans.

En illustration de cet article nous présentons une sélection de dessins exécutés à l'époque de l'incendie par les services des Monuments Historiques.

Christian REY

* archives municipales de Die MN 28



Dessins originaux de la porte incendiée (archives Bâtiments de France). Les Armoiries sont celles de Gaspard Alexis du Plan des Augiers, Evêque de Die de 1741 à 1794



DU SALON CHINOIS DE DIE À UN ITINÉRAIRE FARJON DANS LE DIOIS

Un mystérieux salon chinois

Dans ce salon chinois tout semble relever du mystère, du paradoxe, du non-conventionnel. Mystère d'un lieu inconnu de beaucoup d'habitants de Die et de la région, si l'on en juge par les sept cents visiteurs, lors des journées du patrimoine. Il en va souvent ainsi des demeures privées dont les propriétaires songent avant tout à leur tranquillité. Quant à l'auteur, Louis Farjon, il semble lui aussi entouré d'un halo de mystère. On ne sait pas jusqu'à présent qui était cet artiste, d'où il venait et où il a vécu.

Il convient de se replacer dans une perspective historique pour voir peu à peu s'estomper ce mystère. Si l'on revient en effet au 18^e siècle, on remarque que l'actuelle cure de Die de la rue Saint-Vincent dans laquelle se trouve ce salon, appartenait à la famille Lagier de Vaugelas qui avait acquis

cette demeure Renaissance au début du siècle. Celle-ci comptait plus de mille mètres carrés. Le propriétaire commanditaire de ce décor peint n'est autre que Jean-Pierre Lagier de Vaugelas (1772-1803), avocat au parlement de Dauphiné, qui deviendra à la Révolution Président du District de Die. Si l'on se souvient de l'esprit procédurier qui caractérisait les Français sous l'Ancien Régime, on peut imaginer le rôle qu'a pu jouer notre avocat à Die. Dans cette ville qui connaît une prospérité aussi relative que fugitive, J.-P. Lagier de Vaugelas est assurément une personne importante. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait désiré, comme tant d'autres notables de province, avoir un cabinet chinois à la mode de l'époque. Rien à voir bien sûr avec la magnificence de ceux des demeures princières de France et d'Europe.

Louis Farjon, un peintre régional

Lorsque l'avocat décide de cette commande, il ne le fait pas innocemment, conseillé soit par l'Evêché dont L. Farjon semble avoir été le peintre accrédité, pour avoir exécuté en 1759 une Madeleine en oraison (le seul de ses tableaux à avoir quitté la région), en 1760 un saint Martin en évêque pour l'église de Menglon, soit par un homme de loi de ses amis, Jean Rouchet de Chazotte pour le château duquel L. Farjon avait peint deux ans auparavant un trumeau relatant l'histoire de Tobie. Après avoir terminé ce décor profane du salon chinois, l'artiste se tourne de nouveau vers des commandes religieuses : en 1770 une Assomption pour la chapelle



de Borne, en 1774 un trumeau représentant les Pèlerins d'Emmaüs pour une maison particulière de Die. En 1775, il signe un remarquable décor à Saint-Laurent, près de Die où, dans une chapelle, tout en traitant un thème religieux, il donne libre cours à son imagination avec un décor original et élégant qui n'est pas sans rappeler notre salon chinois. On pense également retrouver la trace de ce peintre à quelques kilomètres de là, à Chamaloc, où il y a dans la propriété de la Tournelle un décor non signé, mais dont la similitude avec les deux précédents semble plus que probable. Si les tons sont rigoureusement ceux de notre salon, le paysage est champêtre et chargé, semble-t-il, d'éléments symboliques.

Louis Farjon, l'artiste non-conventionnel du salon chinois

Au cours de ces seize années de travail dans le Diois, de 1759 à 1775, L. Farjon l'insaisissable délivre malgré tout un message : son inspiration le porte sans doute moins vers les commandes religieuses que vers des sujets profanes, légers, exotiques, en vogue à une époque où l'on raffolait des chinoïseries.

Paradoxal donc dans sa façon de passer d'un sujet à l'autre, L. Farjon est également original dans sa façon de traiter le thème de la chinoiserie. Rien de traditionnel, rien de conventionnel chez cet artiste qui n'avait, pour sûr, jamais pris la fameuse route des Indes. Il lui suffisait de compulsier des ouvrages illustrés regroupant les costumes, les plantes exotiques appartenant au monde des chinoïseries. Abondamment illustrés, ces ouvrages étaient pour tous les artistes de l'époque une source d'inspiration inestimable.

Dans notre salon chinois qui était peut-être un boudoir, un fumoir, la couleur dominante, un élégant camaïeu de bleus rappelle d'emblée le goût de l'époque pour le fameux bleu de Chine. Huit personnages sont représentés sur des panneaux harmonieusement

proportionnés. Tous ont un aspect oriental accentué par leurs costumes et l'évocation de leurs coutumes : tuniques richement brodées pour les uns, kimonos pour les autres, chapeaux coniques. Les femmes portent des offrandes, fruits ou fleurs exotiques, les hommes fument l'opium (*photo 1*) ou jouent de la musique (*photo 2*). Tous ces personnages font penser à une Chine de fantaisie, mais sont ethniquement assez conformes à l'idée que l'on pouvait se faire du pays à l'époque.

Quant aux cartouches supérieurs, placés au-dessus des personnages, ils représentent des paysages dans lesquels alternent féerie et géographie raisonnée : paysages d'eaux, parfois riants et calmes, mais des eaux parfois aussi démontées, cascadantes, des tempêtes, des navires en train de sombrer, des volcans en éruption, au milieu de palmiers et d'arbres à la végétation luxuriante. Cette peinture, pourrait-on dire pré-romantique, voisine avec un tout autre paysage, au caractère régional très prononcé.

Ce sont des maisons-fortes (*photo bandeau*) flanquées de murs d'enceinte, avec aux angles des pavillons, des fenêtres à meneaux. Plus question de chinoïseries, on croirait voir ici les maisons-fortes de l'Ardèche ou du Diois. S'agirait-il d'un souvenir du château de Vaugelas de Valdrôme que possédait le commanditaire du décor peint ? Au plafond, quatre angelots (*photo 3*) représentant les quatre saisons nous renvoient au 18^e siècle de Watteau et Boucher. On est enfin frappé par les éléments décoratifs qui font la liaison entre chacune de ces scènes familières et pittoresques, vols d'oiseaux variés, guirlandes de fleurs reliées par un anneau, balustres et pilastres en trompe-l'œil évoquant un décor de théâtre.

En résumé, ce salon chinois n'est ni homogène dans sa décoration, ni virtuose dans sa réalisation. Mais il possède un charme réel qui vient précisément de ce mélange de registres. Le caractère composite de ses éléments est donc non seulement voulu, mais requis. Il est en outre un des rares témoignages de fresques



murales représentant des chinoïseries du 18^e siècle, exécutées pour de simples notables. J.-P. Lagier de Vaugelas, au courant des modes européennes, pouvait de la sorte, sans quitter Die, voyager dans des contrées de fantaisie et son peintre Louis Farjon, quand bien même il ne serait qu'un artiste régional, grâce à la variété de ses talents et à l'originalité de son esprit, nous permet d'accomplir à travers le Diois un véritable *itinéraire Farjon*.

Catherine Claudon-Adhémar
Paris I - Panthéon - Sorbonne





QUE SAVONS-NOUS SUR LA CROIX DE JUSTIN ?

La question peut paraître curieuse tant ce monument fait partie du paysage familier des Diois, qui, comme le prouvent les résultats d'une enquête préliminaire à la restauration du site initiée en 2002 par l'Office National des forêts, tiennent à le conserver. Et pourtant, force est de constater que ni les archives, ni la mémoire collective ne nous apportent beaucoup de renseignements sur cette croix, qui, à 951 m d'altitude semblait jusqu'à ces dernières années veiller sur la vieille cité. On ne peut que regretter la pollution visuelle du site par une forêt d'antennes et de pylônes.

A proximité immédiate, une table d'orientation, œuvre du peintre et céramiste Diois Dominique Baudart, facilite depuis 1968 la lecture du paysage.

Mais revenons à la croix. Son origine n'est pas clairement établie. Pour certains il s'agit d'une croix de mission catholique, pour d'autres d'un simple paratonnerre. En l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons trancher. Alors, écoutons les rares témoignages que nous avons pu recueillir :

Mademoiselle Cevoz, née au début du 20^e siècle, racontait en 1993 à Denise Goncalvès : " mon grand père est arrivé

à Die vers 1870, venant de Savoie, en qualité de compagnon. Il fut embauché à la forge du quartier des Aires. Son patron étant décédé il reprit l'affaire. C'est lui qui a forgé la croix de Justin sur commande de la famille des Pennes. Il en a fallu des paires de bœufs pour la monter ; d'abord elle était tournée vers les Barrys [c'est-à-dire vers la plaine de Vercheny] ; plus tard mon père qui était serrurier est remonté à Justin pour la tourner afin qu'elle regarde les remparts de Die".

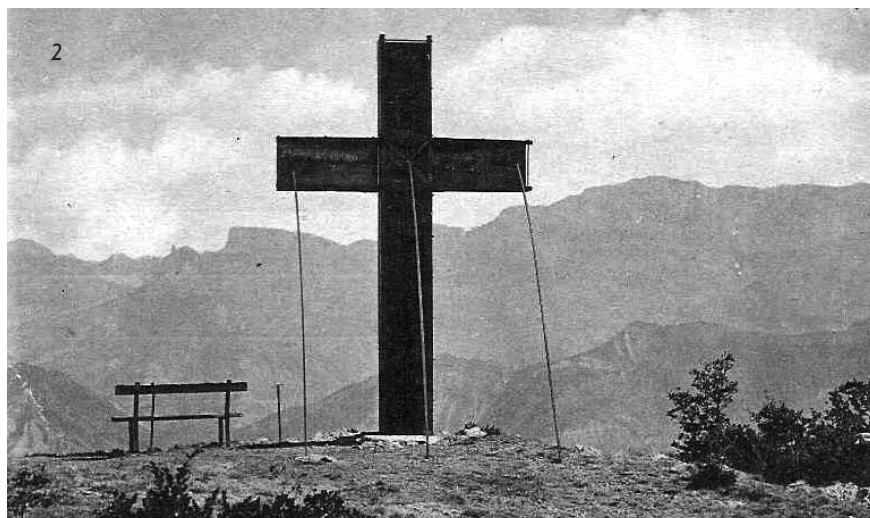
Un autre témoignage est intéressant car il va dans le même sens. Il nous a été rapporté par François Giolito qui le tenait de sa tante Aimée Arnould, née Cevoz : " la croix de Justin a été fabriquée par Jean Cevoz et l'un de ses fils, Jean-Baptiste, à la forge du quartier des Aires. Mon grand père, Auguste Cevoz, n'a pas participé car il était au service militaire en Algérie entre 1890 et 1893. La croix était constituée de plusieurs éléments qui furent montés par des attelages de bœufs ou de chevaux et assemblés sur place à l'aide de boulons. L'opération a duré plusieurs jours. Je ne sais pas qui a financé cette opération. Par contre elle aurait remplacé une ancienne croix de bois, détruite par la foudre, et qui était peut être orientée différemment".



En 1944 poursuit F. Giolito, elle a servi en quelque sorte de sémaphore pour prévenir de l'arrivée des avions allemands. Un rideau avait été accroché à l'un de ses bras ; on le baissait quand les avions étaient en vue et le tocsin sonnait à Die. Le rideau était relevé à la fin de l'alerte.

Vers 1950, - nous ne sommes plus là dans l'histoire mais seulement dans le folklore - de jeunes Diois, voulant renouer avec les feux de la Saint-Jean eurent l'idée d'en faire un beau sur le belvédère ce qui ne manqua pas d'attirer de nombreux regards dont ceux des gardes forestiers qui ne trouvèrent plus personne à leur arrivée... Dans les années 1975-1980, le site de Justin servit de point d'envol a de multiples ailes volantes avant que ce sport ne soit remplacé par le parapente. C'est à cette époque qu'un touriste signala aux autorités que le pied de la croix avait été en partie scié. Le monument n'ayant pas de propriétaire avéré, c'est la commune qui prit en charge les frais de remise en état, ce geste confirmant d'une certaine façon que la croix, appartient aujourd'hui à tous les Diois.

Jacqueline Saviard



1- le site de Justin vers 1900

2- la croix et le banc de bois vers 1900

3- messe de scouts vers 1935, le drapeau tricolore flotte au-dessus de la croix

4- vue générale de la croix : les impacts de balles tirées par les avions nazis en 1944 sont perceptibles

5- détails des impacts.



LA FONTAINE MONUMENTALE DE LA PLACE DE LA RÉPUBLIQUE

La construction de la fontaine monumentale est directement liée à l'aménagement de l'actuelle place de la République à l'emplacement de l'ancien cimetière de la cathédrale.

Ce cimetière paroissial, acquis par la commune comme Bien National à la Révolution, était clos. Sur le pourtour de l'enceinte, peu après la place de l'Horloge prenait naissance la rue Saint-Eymieu, tandis que la place du même nom commençait quand à elle au départ de la rue de l'Armellerie. (1) Sur cette petite place, il y avait un bassin circulaire et, à quelques mètres, une fontaine appuyée contre le mur du cimetière. Comme beaucoup d'autres dans le quartier, et en guise de décoration, elle était couronnée, au dessus de son jet, par un chapiteau médiéval provenant du cloître de la cathédrale.

Le conseil communal décida, au début du 19^e, de transformer cet ancien cimetière en parc public pour la promenade et la détente des habitants de Die. Dans un premier temps, le mur qui le séparait de la place Saint-Eymieu fut abattu. Puis, petit à petit, la commune acheta les maisons qui entouraient cette nouvelle place pour pouvoir les détruire et agrandir celle-ci.

La première maison, détruite en 1822, fut celle de l'angle, devant l'actuel café de Paris et la dernière, contiguë à la cathédrale, tomba en 1888.

Mais revenons aux fontaines.

Du fait des agrandissements, le bassin circulaire de la place Saint-Eymieu se trouvait désaxé par rapport à la surface de la nouvelle place. Il fut donc décidé d'en construire un nouveau au milieu : c'était un bassin d'agrément, composé en son centre d'une colonne qui supportait deux vasques superposées recevant les eaux d'un jet supérieur. Mais cette fontaine jaillissante ne permettait pas aux habitants de Die d'y puiser de l'eau. Pour ce motif, la fontaine de l'ancienne place Saint-Eymieu fut conservée encore pendant plusieurs décennies.

En 1853, peu avant l'inauguration de ce bassin et de la colonne nouvellement érigée (voir Chronique du Diois n° 1), la place prit le nom de « Place Napoléon ». Cette place verra encore de 1879 à 1885, de grands travaux, dont l'arrachage des vieux arbres, le nivellement de toute sa surface, l'enlèvement des pierres de l'ancienne colonne Napoléon abattue dix ans plus tôt et la plantation de jeunes arbres qui sont les platanes actuels.



La Place de la République vers 1885, les platanes viennent d'être plantés. Au premier plan à droite, la fontaine Saint-Eymieu avec son chapiteau, en arrière plan la fontaine jaillissante. La maison adossée au clocher de la cathédrale n'est pas encore détruite.

A la fin du 19^e siècle, le comité des fontaines fit les constatations suivantes : le bassin de Saint-Eymieu était très dégradé, et au niveau des vasques la fontaine jaillissante éclaboussait trop à cause du vent et pendant les quatre mois d'hiver, son jet central ne pouvait pas fonctionner correctement à cause du gel. Le bassin de Saint Eymieu fut démoli et la fontaine jaillissante transformée en remplaçant la colonne centrale par une pierre de taille munie de quatre dégorgeoirs en cuivre, un sur chaque face. Cette pierre conserva sur son chapiteau la double vasque en guise de décoration.

Aux premières années de sa construction, la fontaine jaillissante était alimentée par les eaux du canal des Fondeaux comme les quelques fontaines de la commune. Mais rapidement, après l'achat et le captage de la source de Rays pour la ville de Die en 1864, elle fut approvisionnée par les eaux de Rays par l'intermédiaire d'une conduite en ciment.

D'après un article du Journal de Die de 1876, l'eau du trop-plein et de l'égout de la fontaine fut mise en adjudication pour servir d'arrosage pour les jardins inférieurs, même bien avant l'établissement des canalisations de la source de Rays.

Après la seconde guerre mondiale, le parc automobile doubla d'année en année, rendant difficile la circulation et le stationnement des véhicules dans la ville de Die.

Cette situation amena le conseil à réfléchir à un réaménagement complet de la place de la République, nommée ainsi depuis l'élévation de la statue de la République en 1889.

Le plan d'aménagement, adopté en février 1957, comprenait les travaux suivants :

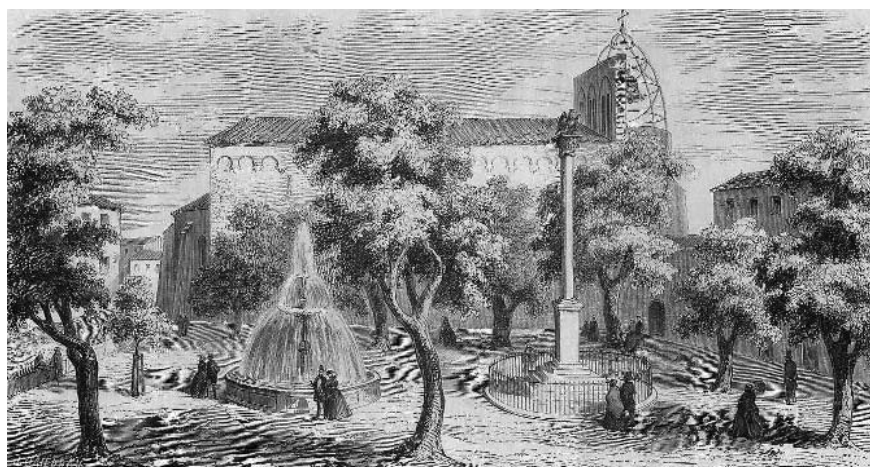
- démolition de la fontaine centrale et de son bassin,
- démolition de l'édicule de l'époque (urinoir-kiosque) en très mauvais état,
- construction d'un WC semi-enterré avec sur sa face avant un bassin en demi-cercle,
- déplacement de la statue de la République avec suppression de son piedestal volumineux et inélegant.

Ainsi la plus belle fontaine de Die disparut à tout jamais. Seules quelques vieilles cartes postales nous rappellent encore sa splendeur passée.

Emmanuel POUJOL



Plan géométral du canal des Fondeaux en 1823. La place est fermée par des maisons et on distingue le bassin et la fontaine Saint-Eymieu.



La place vers 1854 avec la fontaine jaillissante et la colonne Napoléon d'après une aquarelle du pasteur Muston.



La fontaine jaillissante au début du 20^e siècle.

CHRONOLOGIE DE LA PLACE DE LA RÉPUBLIQUE

Epoque romaine	Peut-être l'emplacement du forum ou d'un temple
Moyen-Age	Place occupée par le cloître de la cathédrale, le baptistère Saint-Jean, un jardin et un puits.
1568-1578	Cathédrale détruite, cloître et dépendances nord démolis.
17 ^e - 18 ^e siècles	Place occupée par le cimetière de l'église paroissiale
1766	Ordre du parlement d'enterrer les morts hors de la ville, mais le cimetière va encore servir presque jusqu'à la Révolution.
1792-1793	Récupération du cimetière par la commune, acquis comme bien public.
1797	Le conseil communal décide de vérifier la démolition des murs de clôture du cimetière.
1822-1823	Démolition de la maison communale à l'angle de la rue Saint-Eymieu et de la place de l'Horloge.
1825	Disparition de la totalité des murs qui séparaient la route/promenade du cimetière.
1853	Edification de la colonne Napoléon. Par délibération municipale la place Saint-Eymieu prend le nom de place Napoléon le 21 mai.
1854	Inauguration de la colonne Napoléon et de la nouvelle fontaine jaillissante.
1858	Démolition de la maison Gémond en face de l'Armellerie d'où l'on peut voir la colonne et la fontaine. Installation de la Sous-Préfecture à la place des bâtiments Valentin.
1865-1871	Démolition des maisons Hours, Manson et Mounier, ouvrant ainsi la place de l'horloge.
1870	La colonne Napoléon est abattue le 2 septembre.
1879-1880	Nivellement de la place, arrachage des vieux arbres, découverte "d'ossements et escaliers en pierre", enlèvement des fûts en granit de la colonne Napoléon abattue 10 ans plus tôt.
1880-1885	Plantation de nouveaux arbres qui sont les platanes actuels.
1888	Démolition de la dernière maison contiguë à la cathédrale.(Maison Daspres)
1889	Mise en place de la statue de la République. La place Napoléon prend le nom de place de la République.
1956	Démolition de la fontaine monumentale.
1957	le 2 février : adoption par le conseil municipal du plan d'aménagement de la place de la République. Juin : transformation du plan d'aménagement suite aux observations de l'administration des Monuments et Beaux Arts. Septembre : les anciens WC disparaissent et sont remplacés par l'édicule actuel et son bassin semi-circulaire. Octobre : la statue de la République est déplacée vers la sous-préfecture avec un nouveau socle.





JOURNÉES DU PATRIMOINE : UN SUCCÈS !

Créées en 1984 par le ministère de la Culture, les journées du patrimoine ont lieu chaque année le 3^e week-end de septembre.

Elles montrent la richesse et la diversité du patrimoine, l'action de ceux qui oeuvrent quotidiennement pour son étude, sa protection, sa conservation et sa mise en valeur.

De par sa mission, *Dea Augusta* ne pouvait pas ne pas s'associer sur le plan local aux journées du patrimoine. Chaque année, *Dea Augusta* participe à ces manifestations organisées sur le Diois et coordonnées par l'Office de Tourisme de Die et du Diois.

En effet, c'est l'occasion pour l'association de faire découvrir ou redécouvrir l'enceinte gallo-romaine des 3^e et 4^e siècles, mise en valeur par l'association depuis 1992. Outre le tour du rempart, ces jours-là est proposée la visite de la cave de Monsieur Roux, rue Terrot. Cette cave est située dans une ancienne tour du rempart où l'on peut admirer les traces d'un égoût de la ville gallo-romaine.

Les 18 et 19 septembre dernier une trentaine de personnes ont suivi ces visites commentées et écouté attentivement les commentaires éclairés d'Emmanuel Pujol qui a servi de guide.

Cette année encore la fréquentation des différents sites diois ouverts au public aura été très importante et aura permis de montrer une fois de plus cet engouement autour du patrimoine, qu'il soit industriel avec la visite du moulin à huile de Monsieur Gauthier quartier de l'Aube à Die, religieux avec la visite des églises de la vallée de la Roanne et de la cathédrale de Die ou encore de l'abbaye de Valcroissant, historique avec l'ancien château de Pontaix, la mosaïque de Die à la chapelle Saint-Nicolas, la ville de Die, le musée de Die où les visiteurs pouvaient découvrir à la fois les 7 salles d'exposition permanente et l'exposition temporaire consacrée à la Préhistoire « Avant les Voconces ». A noter qu'en parallèle des animations musicales étaient offertes aux visiteurs : le samedi soir en lien avec le festival

Est-Ouest, qui proposait dans la cour du musée une balade sonore sur les légendes musicales d'un peuple de la Volga les Oudmourtes, et le dimanche, une fois encore dans les salles du musée une déambulation musicale, animation organisée par l'ADDIM 26.

Mais incontestablement l'ouverture du salon chinois pour la première fois aux yeux du grand public aura été l'élément fort de ces journées du patrimoine. Plus de 700 visiteurs ont poussé la porte du fameux salon situé dans un ancien hôtel particulier Renaissance (aujourd'hui propriété de la paroisse catholique) pour admirer le décor peint par Louis Farjon au 18^e siècle. On faisait même la queue au dehors, attendant patiemment son tour comme dans les hauts lieux du patrimoine parisien. L'attente était d'ailleurs récompensée par une tasse de thé au jasmin offerte par des étudiantes chinoises alors en stage au centre de formation de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Valence. Beau succès qui devrait donc conforter la demande d'inscrire ce salon au titre des monuments historiques, mais aussi de proposer l'an prochain un itinéraire Farjon qui passerait par la chapelle Saint-Laurent, la Tournelle à Chamaloc, autres lieux décorés par le peintre.

L'importance grandissante d'année en année du nombre de visiteurs participant à ces journées ne peut que mettre du baume au cœur de tous ceux qui oeuvrent à la protection et la mise en valeur du patrimoine.

Sylvaine LABORDE CASTEX



Concert dans la cour du Musée.



A PROPOS DE L'ÉGLISE SAINT-GÉRAUD DE SAILLANS

L'association PRESAGE milite depuis de nombreuses années en faveur de la restauration de l'Eglise Saint-Géraud. Nos lecteurs trouveront ci-après un bref historique de cet édifice ainsi qu'un article relatif aux difficultés rencontrées.

Les personnes intéressées pourront visiter cette église - et d'autres du canton de Saillans - le samedi 26 mars 2005 dans le cadre des circuits de découvertes du patrimoine organisés par les Offices de Tourisme du Diois.

L'église Saint-Géraud de Saillans, malgré d'importantes destructions subies au cours des guerres de religion et les reconstructions des siècles suivants (chevet, chapelles du nord, clocher, voûtes...), conserve son plan ancien : nef unique, transept, abside et absidioles. Des arcs de décharge et des pilastres renforcent à l'intérieur les murs latéraux de la nef. Cette architecture sobre et fonctionnelle, ignorant les colonnes et les chapiteaux sculptés, que remplacent de simples moulures fonctionnelles, est habituelle dans l'art roman de l'ancien diocèse de Die ; habituel aussi le grand soin apporté au parement des murs, en moellons de petit appareil régulier, la multiplication

des dossierets (ressauts) aux pilastres de la croisée du transept, le plan de l'abside (polygone à l'origine), tous ces éléments renvoient au 12^e siècle.

L'église présente des dimensions relativement importantes. L'établissement religieux, dont les bâtiments se trouvaient au sud et qu'habitaient des moines bénédictins dépendants de l'abbaye d'Aurillac pouvait à l'origine constituer une étape sur la route de Rome. Cet établissement, fondé à l'époque carolingienne tardive, semble avoir été à la naissance du bourg actuel de Saillans, où n'existait, à l'époque romaine, qu'un relais situé 1500 m à l'aval, sur la route des Alpes.



Chronologie

- Entre 894 et 807, une fondation est faite à Saillans (selon un texte de 1627) par le Comte Géraud d'Aurillac, au cours d'un de ses pèlerinages à Rome.
- 1061 : 1^{ère} mention de l'établissement de Saillans dans une bulle du pape Nicolas II.
- 12^e siècle : construction de l'église actuelle.
- 1299 : l'évêque de Die Guillaume de Roussillon, donne à l'abbé d'Aurillac la seigneurie de Saillans.
- 1300 : l'évêque Guillaume de Roussillon accorde une charte de libertés aux habitants.
- 10 avril 1303 : règlement du prieuré de Saillans établi par Pierre Dragonnet abbé d'Aurillac, concernant sept personnes : le prieur, le sacristain, les prieurs de Saint-Moirans et d'Aubenasson, un moine claustral, plus le curé et un clerc.
- 1561 : sécularisation des moines bénédictins d'Aurillac
- 1575 : destruction méthodique du clocher par sape et mise à feu des étais* : la destruction des trois premières travées du mur nord de la nef et d'une partie du transept entraîne l'écroulement des voûtes.
- 21 décembre 1581 : on bâtit un autel, on ferme portes et pertuis de l'église.*
- 1606-1607 : réfection du mur de la façade *
- 21 septembre 1704 : consécration, par l'évêque Gabriel de Cosnac, de l'église reconstruite.
- 18^e siècle : création de l'archiprêtré de Saillans.
- 1828 : construction du clocher actuel et modification de la façade.
- Août 1862 : pose des vitraux dont celui de Saint-Géraud en façade ouest.
- Juillet-août 1879 : dernier badigeonnage des murs intérieurs et des voûtes.
- 1919 : l'église est classée Monument Historique

* archives municipales CC7, mars et 8 avril

L'église attend ses travaux

Alors qu'elle avait été officiellement programmée par la Direction Régionale des Affaires Culturelles (DRAC) pour le 4^e trimestre 2003, la première tranche des travaux de restauration de l'église Saint-Géraud n'a toujours pas débuté à ce jour.

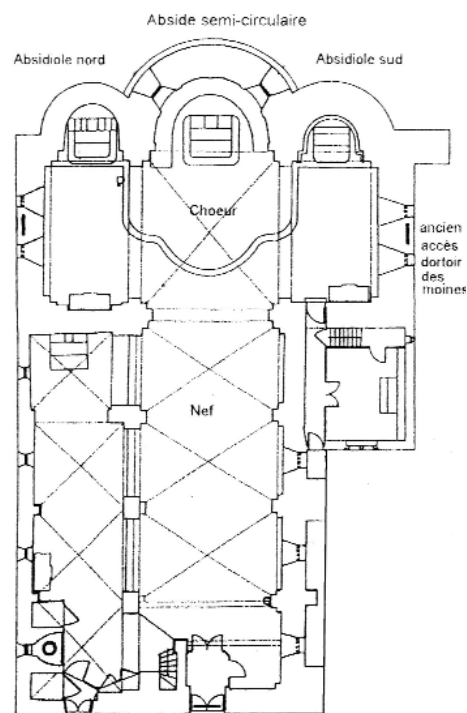
Pourtant le Conseil Général de la Drôme a voté en septembre 2003 une subvention pour cette première tranche, puis une autre en janvier dernier pour la seconde tranche qui, elle, était prévue cette année.

De son côté le Conseil Municipal de Saillans a établi une convention avec la DRAC fin 2002 pour la première tranche, puis a délibéré en octobre 2003 pour la deuxième.

Alors pourquoi rien n'a encore bougé ? C'est la question que se sont posée des membres de l'association PRESAGE (Pour la Restauration de l'Eglise Saint-Géraud) lors de leur dernière

assemblée générale, en juillet dernier. Du côté de la DRAC on laissait entendre que les travaux ne commenceraient pas avant fin 2005. D'où l'inquiétude de la présidente de PRESAGE, Guillemette Thévenet : "Que va-t-il se passer d'ici là ? Il y a pourtant urgence, car le côté nord de l'église est en très mauvais état. Si l'on doit attendre encore plus d'un an, ne court-on pas le risque de voir la toiture s'effondrer ?".

Les dernières informations apportées par le maire de Saillans, Elie Maroglou, ont redonné un peu d'optimisme aux membres de l'association. Le maire a pris personnellement contact avec l'interlocuteur de la DRAC, qui lui a finalement annoncé le début des travaux pour le 1^{er} trimestre 2005. "Pour être sûr que ce calendrier sera respecté, je reprendrai à nouveau contact prochainement" a-t-il précisé.



H. DESAYE / Ph. DRAMAS

En attendant, une souscription a été lancée par PRESAGE*, avec l'aide de la Société de Sauvergarde des Monuments Anciens de la Drôme, afin de récolter des fonds au profit de la restauration de l'église Saint-Géraud.

Le montant total des travaux, qui seront réalisés sur trois tranches, s'élève à 662 584 €. Cette somme sera financée à 40 % par l'Etat, 28,4 % par le département et il devrait rester à la charge de la commune environ 210 000 €. "Une somme colossale pour le budget d'une petite commune comme la nôtre", souligne le maire. D'où l'importance de la souscription : les dons viendront s'ajouter à l'argent déjà récolté depuis une dizaine d'années par PRESAGE, argent qui servira à alléger la part communale.

Hélène BOYER

* Association PRESAGE BP 14 26340 Saillans

L'EXTINCTION DES TORRENTS DU DIOIS AU COURS DU 20^e SIÈCLE : PHÉNOMÈNE CLIMATIQUE OU ANTHROPIQUE ?

Introduction

Les torrents du Diois ont subi de profonds changements d'activité au fil des siècles. Il suffit d'examiner les archives photographiques de l'Office National des Forêts ou les anciens plans des Ponts et Chaussées pour en être convaincu. On s'aperçoit alors que les grandes nappes de graviers qui envahissaient autrefois les fonds de vallée et causaient de nombreux désagréments aux populations locales ont aujourd'hui laissé place à des ruisseaux étroits, confinés entre des berges profondes, qui serpentent difficilement au travers d'une végétation étouffante.

Les recherches paléoenvironnementales conduites dans les Alpes du Sud sur le thème de la torrencialité et de son évolution mettent en évidence la grande sensibilité des torrents aux modifications du climat et de la couverture végétale des montagnes. La lecture des archives sédimentaires montre des alternances de périodes de crise et d'apaisement, qui s'accordent avec les grandes phases de réchauffement et de refroidissement

climatiques postérieures à la dernière glaciation (Jorda *et al.*, 2002). Il est également reconnu que les torrents ont réagi de façon brutale aux premiers défrichements néolithiques dans le bassin de la Drôme (Brochier *et al.*, 1991). À partir de cette période, il devient de plus en plus difficile de discerner l'influence respective de l'homme et du climat dans le fonctionnement des torrents. Ceci s'explique notamment par une connaissance encore trop fragmentaire de la complexité des réponses et des contrôles. Cette difficulté peut être surmontée plus facilement lorsqu'on travaille à des échelles de temps courtes, du fait de l'abondance des sources documentaires disponibles.

Une telle démarche a été entreprise dans les montagnes du Diois et des Baronnies dans le cadre d'une thèse de géographie physique, dont un des objectifs a été d'examiner et d'expliquer l'évolution de la torrencialité au cours du 20^e siècle (Liébault, 2003). Cet article propose de présenter les principaux résultats de ce travail.



Exemple de bande active torrentielle (Torrent du Marvel, Beaurières)

L'évolution récente des bandes actives torrentielles

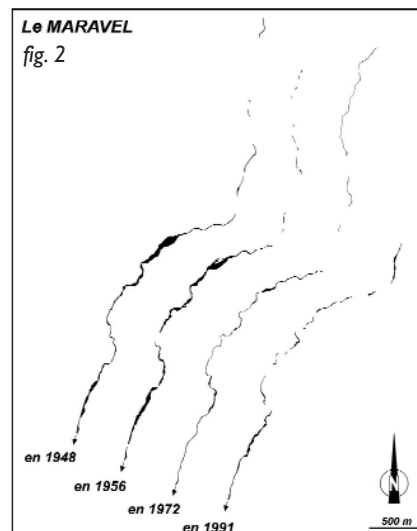
Pour caractériser les changements récents qui ont affecté l'activité des torrents, il faut tout d'abord identifier un indicateur fiable de la torrencialité pour ensuite mesurer son évolution au cours du temps. La surface occupée par les bancs de graviers non végétalisés et les chenaux en eau, désignée par le terme de bande active torrentielle, est un indicateur de premier choix car il permet de retracer l'évolution de la morphologie du lit des torrents à partir des archives cartographiques et photographiques du 20^e siècle (Fig. 1). Cette surface correspond à l'espace fréquemment remanié par les crues. Son emprise spatiale s'ajuste de façon sensible et durable aux modifications des flux d'eau et de sédiments du bassin versant (aire de drainage). Lorsque les crues et l'érosion ont tendance à diminuer, la bande active se rétracte et inversement.

L'analyse comparative des photographies aériennes de la seconde moitié du 20^e siècle (1948, 1956, 1971-72, 1991-96) a montré une tendance généralisée à la rétraction des bandes actives torrentielles du Diois et des Baronnies, qui se manifeste dans les années 1950 et 1960 (Fig. 2). Les anciens plans du 19^e siècle, exploités sur quelques torrents, montrent souvent que les bandes actives des photographies aériennes de 1948 sont peu différentes de celles

du 19^e siècle. Les torrents sont donc restés globalement actifs pendant toute la première moitié du 20^e siècle.

Les relevés de terrain effectués dans les vallées caractérisées par une forte rétraction révèlent la présence de deux nappes de graviers étagées (basses terrasses), aujourd'hui recouvertes de forêts (Fig. 3). L'extinction torrentielle s'est donc probablement manifestée en plusieurs phases. Les datations effectuées à partir des cernes de croissance des arbres montrent que ces nappes se sont boisées respectivement dans les années 1920 et 1940. On observe d'autre part un vieillissement de ces forêts vers l'amont, ce qui démontre que l'extinction torrentielle a été plus précoce dans les hauts bassins. La stabilisation des nappes s'est propagée de l'amont vers l'aval, selon des vitesses comprises entre 300 et 500 mètres par an.

Tous ces éléments montrent une accélération très nette de l'extinction torrentielle dans la seconde moitié du 20^e siècle. Cette extinction se manifeste par le reboisement spontané des anciennes nappes de graviers entre la fin des années 1940 et le début des années 1970. La mise en évidence d'une accélération de la réponse des torrents oblige à identifier une variable de contrôle qui s'est profondément modifiée dans les années 1940 ou 1950. D'autre part, l'homogénéité régionale de la rétraction des bandes



La rétraction des bandes actives torrentielles au cours du 20^e siècle d'après les photographies aériennes : l'exemple du Maravel, Beaurières.

actives contraint à considérer un changement environnemental qui a affecté l'ensemble des massifs du Diois et des Baronnies à cette période.

Les changements environnementaux

Les causes potentielles de l'extinction de la torrencialité dans les montagnes drômoises au cours du 20^e siècle sont triples : (1) la correction torrentielle et les reboisements conduits par l'administration des Eaux et Forêts à partir des années 1860 et connue sous le sigle RTM (Restauration des Terrains en Montagne) ; (2) la déprise rurale et ses effets sur la reconquête forestière des versants ; (3) l'atténuation de l'agressivité du climat postérieure au Petit Age Glaciaire (1450-1850).

Il a été démontré que l'extinction torrentielle se produit indépendamment de toute intervention RTM, notamment dans les bassins versants de l'Eygues et du Roubion. Certains torrents affluents de ces rivières se sont fortement rétractés sans qu'aucune politique de correction torrentielle n'y ait été conduite. D'autre part, la chronologie de la correction torrentielle, étudiée à partir des archives de l'ONF (Liébault et Zahnd, 2001), ne s'accorde pas avec celle de la réponse des torrents. Il est en effet difficile d'admettre une relation de cause à effet entre des travaux



Exemples d'anciennes nappes de graviers qui forment aujourd'hui des basses terrasses boisées (Barnavette, Barnave)

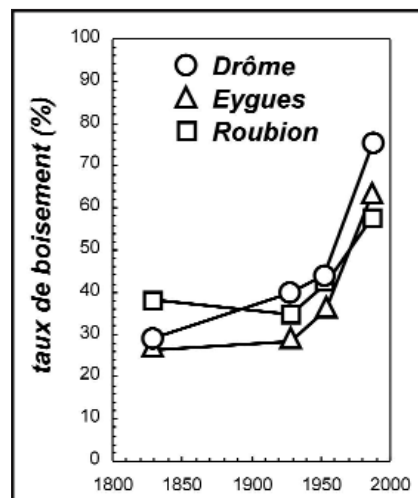
effectués principalement entre 1860 et 1915 et une extinction qui s'accélère à partir des années 1940 ou 1950. Les torrents sont des organismes qui réagissent rapidement aux modifications de leur environnement et il est difficile d'expliquer un tel décalage chronologique.

L'évolution climatique au cours du 20^e siècle dans les montagnes drômoises est difficile à retranscrire de façon objective car les informations quantifiées sont soit inexistantes, soit trop fragmentaires. Les enregistrements continus et exhaustifs des précipitations ne démarrent que dans les années 1940. Il est donc impossible d'établir une tendance rigoureuse de la fréquence des averses orageuses qui couvre l'ensemble de la période qui nous intéresse. Néanmoins, ce type d'information est disponible pour la période 1940-2000. On observe une légère tendance à la diminution des précipitations supérieures à 30 mm entre les années 1950 et 1980, suivie par une légère augmentation qui semble se poursuivre aujourd'hui (Landon, 1999). Si nous admettons que l'accélération de l'extinction torrentielle observée à partir des années 1940 est une réponse à la baisse de fréquence des fortes précipitations, nous aurions dû observer une réactivation récente des torrents du fait des nombreux épisodes de pluies extrêmes survenus depuis le début des années 1990. Ce n'est pas le cas. Hormis quelques cas particuliers liés à des apports sédimentaires ponctuels (Ruisseau de Vaudonne, Gorges des Gâts, Torrent du Mont-Faucon), les torrents du Diois restent stables et ne montrent pas de tendance au réengrèvement.

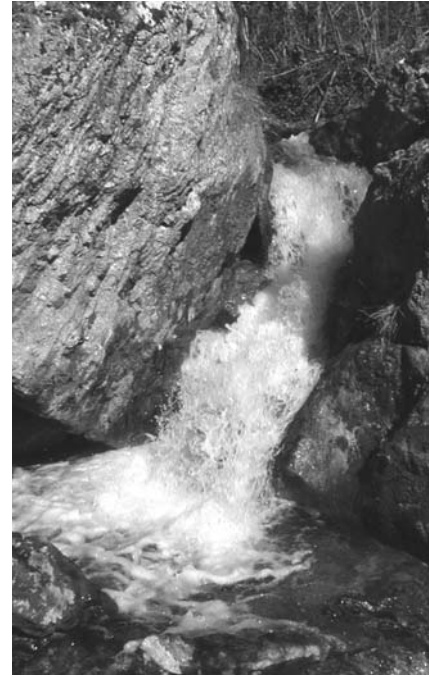
Les correspondances entre la reconquête forestière des versants sous l'effet de la déprise rurale et la rétraction des bandes actives torrentielles sont beaucoup mieux établies. Le reboisement spontané des versants lié à l'abandon des terrains autrefois cultivés ou mis en pâtures a affecté l'ensemble des montagnes drômoises et il se manifeste de façon spectaculaire après la seconde guerre mondiale (Fig. 4). Ceci conduit à interpréter l'extinction de la torrentialité comme la conséquence directe de l'atténuation de l'érosion des versants liée à la déprise rurale.

Conclusion

Les torrents drômois ont été marqués par une rétraction généralisée des bandes actives qui s'accélère dans les années 1940 mais dont l'origine est plus ancienne (début du 20^e siècle?). Ce changement est interprété de façon globale comme la conséquence du tarissement des apports sédimentaires lié à l'atténuation de l'érosion des montagnes. La réduction des apports en matériaux grossiers, considérée comme supérieure par rapport à la diminution des flux liquides, est à l'origine d'un processus de formation de basses terrasses. Le tarissement des apports solides est mis en relation avec la reconquête forestière des versants, dont la composante spontanée liée à la déprise rurale domine nettement par rapport à celle qui a été programmée dans le cadre des lois sur la Restauration des Terrains en Montagne. En l'état actuel des connaissances, rien ne nous permet de démontrer l'existence de contrôles climatiques forts sur l'apaisement de la torrentialité observé dans la seconde moitié du 20^e siècle. Il faut sans doute considérer que l'impact cumulé des travaux RTM et de la sortie du Petit Age Glaciaire s'est produit dans la première moitié du 20^e siècle. Ces effets doivent être relativisés, car les nappes de graviers sont restées prédominantes dans le paysage torrentiel jusque dans les années 1940.



Evolution séculaire du taux de boisement des bassins versants de la Drôme, de l'Eygues et du Roubion (sources : cadastre napoléonien, enquêtes agricoles de 1929 et 1954, Inventaire Forestier National de 1991).



Bibliographie

- Brochier, J.L., Mandier, P., Argant, J. et Petiot, R. 1991. Le cône détritique de la Drôme : une contribution à la connaissance de l'Holocène du sud-est de la France. *Quaternaire* 2 : 83-99.
- Jorda, M., Miramont, C., Rosique, T. et Sivan, O. 2002. Evolution de l'hydrosystème durancien (Alpes du Sud, France) depuis la fin du Pléniglaciaire supérieur. In : J.P. Bravard et M. Magny (Editeurs), *Les Fleuves ont une Histoire, Paléo-environnements des Rivières et des Lacs Français depuis 15 000 ans*. Errance, Paris, pp. 239-249.
- Landon, N., 1999. *L'évolution contemporaine du profil en long des affluents du Rhône moyen, constat régional et analyse d'un hydrosystème complexe, la Drôme*. Thèse de Doctorat en Géographie et Aménagement du Territoire, Université Paris IV-Sorbonne, Paris, 545 pp.
- Liébault, F. et Zahnd, E. 2001. La Restauration des Terrains en Montagne en Diois - Baronnies. *Terres Voconces* 3: 27-48.
- Liébault, F. 2003. *Les rivières torrentielles des montagnes drômoises : évolution contemporaine et fonctionnement géomorphologique actuel (massifs du Diois et des Baronnies)*. Thèse de Doctorat en Géographie, Aménagement et Urbanisme, Université Lumière Lyon 2, 358 pp.

Frédéric Liébault

Université Lumière Lyon 2
Laboratoire Rhodanien de Géographie
de l'Environnement (UMR 5600 CNRS)



TERRES VOCONCES N° 6 PARUTION JANVIER 2005

Les lecteurs de Chroniques du Diois trouveront dans ce gros fascicule de 192 pages un important dossier sur l'archéologie du Diois :

- Jean-Denis LONG, le plus ancien de nos archéologues (par Henri DESAYE)
- L'historique des recherches dans les grottes de Solaure (Fournet et Antonnaire) à Montmaur (par Jean-Claude DAUMAS)
- Le moustérien dans le Diois (il y a 40.000 ans), du col de Jiboui à Treschenu, au plateau de Maumuye à Saint-Roman (par Sébastien BERNARD-GUELLE)
- Un égout, une tour : topographie de Die antique (par Jacques PLANCHON)

Sans oublier les chroniques littéraires de Séverine BEAUMIER, consacrées cette fois aux environs du col de Menée, ni le contexte historique de l'effondrement du Claps de Luc par René VERDIER (université de Grenoble), la Résistance en Diois-Baronnies (1943-1944)...

ANDRÉ LELIÈVRE & HENRI DESAYE, CITOYENS D'HONNEUR DE LA VILLE DE DIE

C'est au travers d'une fort sympathique cérémonie, organisée le 29 juin dernier, que le conseil municipal de Die avait choisi de rendre hommage à deux Diois, qui, chacun à leur façon, ont contribué à une meilleure connaissance de l'histoire de la cité et à la mise en valeur de ses vestiges.

Dans son allocution, Isabelle Bizouard, maire de Die, retraçait les carrières d'André Lelièvre et d'Henri Desaye, mettant particulièrement en exergue, au delà des œuvres de chacun, l'érudition, la sagesse, l'humour, la capacité d'apprendre, de découvrir et de transmettre dont ils ont toujours su faire preuve.

A l'issue, tous deux étaient faits citoyens d'honneur et recevaient la médaille de la ville de Die avant qu'un vin d'honneur convivial ne clôture la soirée.

De nombreux adhérents de *Dea Augusta*, par leur présence, témoignaient de leur gratitude à André Lelièvre, président fondateur de l'association, et à Henri Desaye conservateur honoraire du Musée de Die et membre du comité de rédaction de notre revue.

A PROPOS DE FARJON...

Au moment où nous mettons sous presse, Catherine Claudon Adhémar nous signale que Pierre Sapet de la Conservation du Patrimoine de la Drôme vient d'identifier une nouvelle toile de L. Farjon datée de 1770, en provenance du village de Roche-sur-Grâne, que nous vous présentons en exclusivité.





LE PATRIMOINE BÂTI DU DIOIS

Depuis le mois d'octobre dernier les Offices de Tourisme du Diois proposent un cycle de visites guidées pour découvrir le patrimoine bâti du Diois.

Le programme est varié : découverte de vieux villages et de leurs petites ruelles (« viols » à Châtillon, « cantons » à Valdrôme ou « calades » à la Motte-Chalancon...), des maisons rurales à Lus la-Croix-Haute, des ponts et ouvrages dans la vallée de la Roanne, les petites églises de Boulc...

Ces visites ont lieu les samedis après midi. Elles sont accompagnées par des guides et des personnes qualifiés. Une participation de 5 € par visite est demandée.

Renseignements auprès des Offices de Tourisme.

Au programme des mois de décembre à mars :

11 décembre : les capitales disparues de la Gaule romaine

avec Jacques Planchon, conservateur du Musée d'histoire et d'archéologie de Die et du Diois.

Présentation de l'exposition et mise en perspective sur la situation de Luc-en-Diois et de Die.

Exposition itinérante réalisée par l'association *Javols-Anderitum*.

22 janvier : le village de la Motte-Chalancon

avec Danièle Petit, guide interprète régional.

Bourg circulaire perché sur une colline, ruines d'un fort dont il ne reste que l'église du 13^e restaurée et deux tours vers lesquelles grimpent des ruelles typiques appelées « calades »...

12 février : le village de Châtillon-en-Diois

avec Danièle Petit, guide interprète régional.

Village médiéval aux tuiles romanes, lové autour d'un rocher au sommet duquel un château surveillait la vallée. Une promenade agréable dans les viols (petites ruelles) en dédale vous fera passer sous le beffroi et découvrir le bâtiment de la mairie du 16^e siècle.

26 février : le village de Valdrôme

avec Danièle Petit, guide interprète régional.

Construit sur un éperon rocheux, le village a la particularité d'être desservi par des ruelles parallèles sur 3 niveaux, celles-ci étant reliées par des escaliers abrupts appelés « cantons ».

12 mars : le château de Pontaix

Avec Virginie Liébault, guide interprète régional.

Surplombant le village, ce château, certainement bâti vers 1200, contrôlait l'accès vers la haute vallée de la Drôme. Détruit partiellement au 16^e siècle, il en reste aujourd'hui un donjon éventré ceinturé par deux restes de courtine.

26 mars : les églises romanes de Chastel-Arnaud, Sainte-Croix, Saillans et Aurel

Avec Michele Bois, archéologue, Henri Desaye, conservateur honoraire du musée de Die, Philippe Dramais, architecte honoraire et Virginie Liébault, guide interprète régional.

Des édifices religieux de notre région présentant une architecture caractéristique de la période romane (11^e et 12^e siècle).

pour soutenir les actions de l'association...

**vidéogramme et cartes postales en vente
sur le stand de Dea Augusta
chaque samedi matin d'été sur le marché de Die.**



DEA AUGUSTA

Association loi 1901 déclarée
en sous-préfecture de Die

Siège social : Musée de Die et du Diois
11, rue Camille Buffardel - 26150 DIE
04 75 22 40 05

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

Président d'honneur : André LELIEVRE

Président : André GIRARD

Vice-président : Christian REY

Vice-président : Jean-Victor MALATERRE

Secrétaire : Renée SIRCOULOMB

Secrétaire adjointe : Jacqueline SAVIARD

Trésorier : Hervé MARON

Trésorier adjoint : Jean-Claude POUPARD

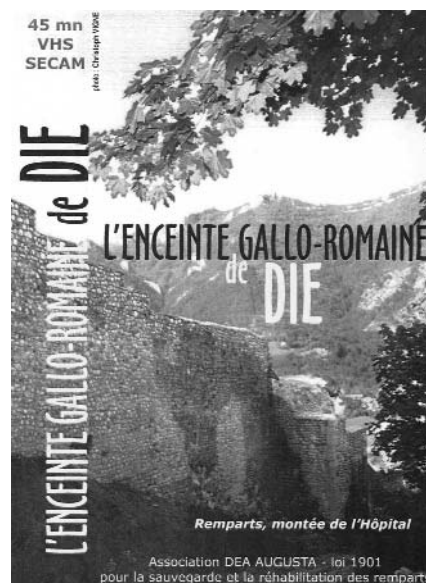
Autres membres : Jean Claude DAUMAS

Pierre MARTIN

Jacqueline MAULANDI

Emmanuel POUJOL

Membre consultatif : Jacques PLANCHON,
conservateur du Musée de Die



CHRONIQUES DU DIOIS

HISTOIRE - ARCHÉOLOGIE - ETHNOLOGIE - GÉOGRAPHIE

LES CHRONIQUES DU DIOIS

sont éditées par
DEA AUGUSTA

Association loi 1901
déclarée en sous-préfecture de Die

déclaration d'intention à paraître
enregistrée auprès du Tribunal de Grande
Instance de Valence (N° 1118 C 2004 LI)

N° ISSN : 1768-952X
Dépôt légal à la parution
Tirage : 600 ex.

CREDIT PHOTOGRAPHIQUE :

Editorial : logo de l'Association DEA AUGUSTA, dessin de Jacques PLANCHON

L'alimentation en eau de la ville de Die : photos d'Emmanuel POUJOL

14 mai 1912 : Incendie criminel à la cathédrale de Die

Intérieur de la cathédrale avant l'incendie & porte provisoire :
cartes postales de la Cie des arts photomécaniques.

*Le clocher en 1912, l'intérieur de la cathédrale après l'incendie
et la porte de la nef avant l'incendie :*

cartes postales des éditions RAMBAUD, collection de l'auteur.

La nouvelle porte mise en place en 2003 : photo Christian REY.

La tour de Purgnon

la tour vers 1900 vue depuis le chemin des chanoines : carte postale éditions RAMBAUD.

Le 1^{er} effondrement, vers 1970, les réparations de 1975, le 2^e effondrement, vers 1980 :
photos Christian REY.

La statue de la vierge et commentaire : carte éditée en 1948 lors de l'inauguration.

La tour de Purgnon vue de la route de Romeyer vers 1905 : carte postale des éditions ARGOD.
Cartes postales : collection de l'auteur.

L'abattoir municipal de la Rue des jardins

Passage du canal sous l'abattoir, la façade avant les travaux : photos Christian REY.

*La façade pendant les travaux, la nouvelle façade et le parvis
et l'intérieur de l'Office de tourisme* : clichés Journal du Diois.

Le Domaine du Martouret

*1588 date gravée dans l'encadrement d'une porte du bâtiment principal,
le monument de Gaspar Gay, la dédicace à Gaspar Gay* : photos Christian REY.

Publicité pour le Martouret vers 1905 : collection de l'auteur.

Le bâtiment le plus ancien du Martouret : cliché Journal du Diois.

Série de quatre cartes postales «centre de camping des industries métallurgiques»
Editions TAUPENAS, collection de l'auteur.

Les bâtiments récents : cliché journal du Diois

L'hôpital de la Croix : photos Christian REY

La colonne Bonaparte

Vue générale de Die depuis le parvis de la Médiathèque :
gravure allemande du début du 19^e par Engelman.

La colonne réédifiée : extrait d'une aquarelle du pasteur Muston,
parue dans la revue l'illustration, Collection de Christian GAVAZZI.

Dernières découvertes archéologiques : photos de Christian REY

La Belle Justine : un château ?

Vue générale du site vers 1900, cliché ONF.

Vue des rochers : carte postale anonyme, collection Christian REY.

Schémas dessinés par Jean-Claude DAUMAS

Avant les Voconces, préhistoire du Diois

Extrait de l'affiche de l'exposition réalisée par Jacques PLANCHON

DEA AUGUSTA : 12 ans au service des remparts : Photographies de Christian REY.

4^e de couverture

*affiche de l'exposition «Avant les Voconces»
réalisée par Jacques PLANCHON, Musée de Die et du Diois.*

Maquette & impression :

Imprimerie CAYOL - 26150 DIE

Photo de couverture :

La rue de Chastel à Die - S. Laborde Castex

Directeur de la publication :

André GIRARD

Coordination générale : Christian REY

Contact :

CHRONIQUES DU DIOIS
Association DEA AUGUSTA
Musée de Die et du Diois
11, rue Camille Buffardel
26150 DIE

Comité de rédaction :

Jean Claude DAUMAS
Henri DESAYE
André GIRARD
Jacques PLANCHON
Emmanuel POUJOL
Christian REY

Remerciements :

à Mesdames Michèle BOIS,
Sylvie GIRARD et Nicole REY,
à Jérôme SIMON pour ses conseils et
pour la mise en page.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement des auteurs est illicite et constitue une contrefaçon.

CAPITALES DISPARUES EN GAULE ROMAINE

Exposition réalisée par l'association Javols-Anderitum

de *Lucus Augusti* à Luc-en-Diois



Exposition du 15 novembre au 15 décembre 2004

au *Musée de Die et du Diois*
Histoire et Archéologie



Musée de France

Ouvert du mardi au vendredi de 18h à 19h30, les samedi et dimanche de 14h30 à 17h. Entrée 2 €



11 rue Camille-Buffardel - 26 150 DIE
Tél. 04 75 22 40 05 - musee.de.die@wanadoo.fr

